

Douze communes, un bassin de vie, une population.
Une identité originale voit le jour, l'identité de bassin.
Des liens se tissent, des services se développent, chacun se rapproche.
Dix ans d'existence pour s'approprier la notion de territoire partagé.

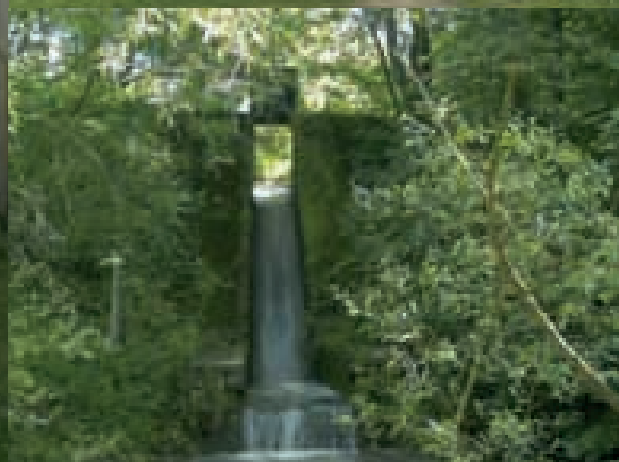
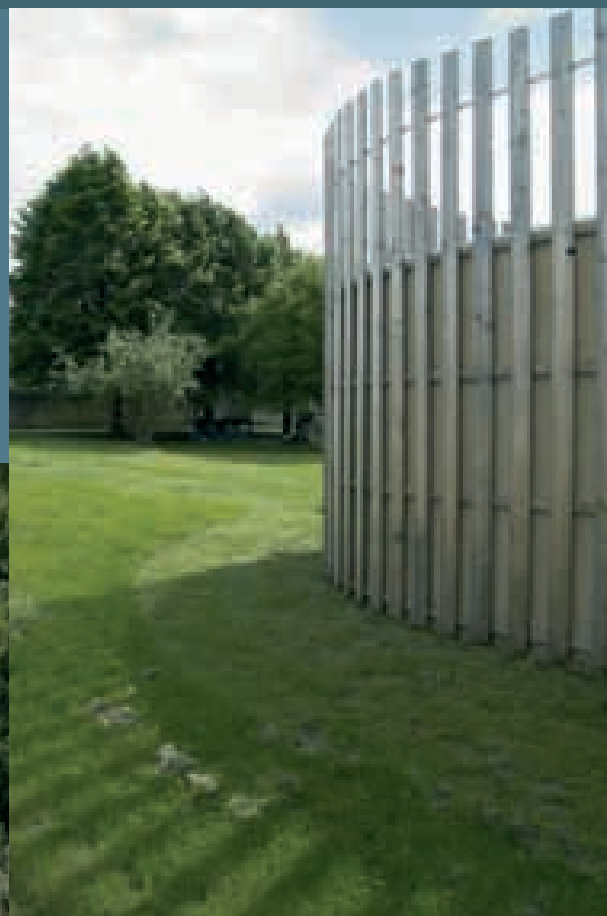
Ce livre, en nous faisant découvrir des aspects souvent inattendus, voire ignorés, est une facette du bassin. Deux artistes locaux : un photographe et un écrivain, ont contribué à en faire un ouvrage original et de qualité.

De *l'espionne de Custines* à Charles Palissot, en passant par les différents châteaux et les bâtiments industriels, vous serez captivé par des récits teintés d'imagination et des photos prises sous un angle très souvent inédit.



Jean-Claude BAUDROUX a publié de nombreux ouvrages qui s'adressent à un très large public : des albums pour les petits, des romans pour les enfants et pour les adultes, des polars... Le bassin de Pompey constitue le décor ou la toile de fond de la plupart de ses intrigues. Rien d'étonnant à cela puisqu'il habite le secteur depuis de nombreuses années !

Décorateur de spectacle puis architecte d'intérieur installé à Pompey, *Jean-Michel HUSSON* publie ses premiers paysages lorrains dans des revues photographiques internationales. Au fil de ses collaborations, des expositions et des éditions, il développe une photographie faussement minimaliste de laquelle la trace du temps et la lumière de Lorraine ne sont jamais très éloignées.



Invitation au voyage

Territoire de la Communauté de Communes du Bassin de Pompey

TERRITOIRE DE LA COMMUNAUTÉ DE COMMUNES DU BASSIN DE POMPEY

Invitation au voyage





Où l'on fait la connaissance de Charles Palissot de Montenois, 1730-1814

Qui souhaite découvrir le territoire de la Communauté de Communes du Bassin de Pompey doit le survoler. C'est simple, presque magique ! On imagine bien qu'observés d'en haut les paysages livreront tous leurs mystères et que, pour nous, ils mettront tout à plat en dépliant leurs reliefs. Par exemple, les collines, que nous sommes contraints de contourner constamment, nous apparaîtront dans leur entier et non plus dans une succession d'aspects ou de perspectives qui ne nous permettent jamais de construire une vue d'ensemble. Les villages, quant à eux, dévoileront leurs ruelles les plus discrètes qui nous mèneront à des lieux paradoxaux, à la fois inconnus et familiers. Les villes elles-mêmes, déroulant leurs avenues et leurs rues, laisseront apparaître des quartiers méconnus, colorés de tuiles rouges, d'ardoises sombres et d'inattendues taches de verdure. Et puis nous découvrirons où coulent les rivières, où passent les trains, les voitures, les camions. Nous apprendrons enfin où se croisent les axes...

Mais qui serait notre guide ?

Nous nous sommes plu à interpeller Charles Palissot de Montenois, né en 1730, afin qu'il nous conseille dans notre quête. Cet ancien conservateur de la bibliothèque Mazarine fut parisien par nécessité, mais ne quitta jamais de l'œil sa région natale ni n'oublia ses attaches lorraines. C'est ainsi qu'il fut un membre éminent de l'Académie de

Nancy et de la Société Royale des Belles Lettres de Nancy. Qui mieux que lui pourrait nous révéler certains secrets et nous montrer quelques curiosités du pays qu'il connut si bien ?

Nous allons, durant ces quelques pages, le faire revivre afin qu'il nous parle de notre territoire, de son passé comme de son présent.

J'accepte volontiers d'être votre cicérone. J'arpenterai, quelques siècles après ma mort, ce territoire que j'aimais avec passion. Quelles belles flâneries nous attendent ! Je vous propose douze promenades à travers ces paysages qui me furent si familiers et que je brûle de découvrir à nouveau !

Toutefois, nous les ferons à ma manière, ces douze promenades. Je vous mènerai au gré de mes fantaisies. N'espérez donc point que je vous conduise dans une commune, puis dans une autre, et puis encore dans une autre de manière à écrire douze chapitres successifs au sujet de douze villages visités successivement, à la manière des enfants enfilant les perles d'un collier. Au contraire, je souhaite vous mener d'un aspect à un autre, en multipliant les déplacements entre les bourgs ou les villes. L'on m'a assuré que ces voyages se font dans votre temps beaucoup plus vite qu'à mon époque, où les carrosses que j'empruntais n'étaient point renommés pour leur diligence ! Et puis, aller d'un clocher



à un autre, courir d'un château à l'autre nous réservera bien des surprises et nous permettra des comparaisons ou des rapprochements inattendus. C'est un des bonheurs de la cueillette que d'aller ici puis là, avant de courir ailleurs, au gré de notre fantaisie et des spectacles qui s'offrent à nos regards. Ainsi une organisation apparemment capricieuse sera l'épice que j'emploierai afin de relever la composition de l'ouvrage. On me souffle qu'il nous faudra survoler le paysage ! Facile à dire ! N'est pas mouette qui veut ! Certes l'idée est séduisante ! Par exemple, pour découvrir dans son entier le tracé d'une voie, on prendrait de la hauteur, et puis on redescendrait pour vérifier le détail d'un pont ou d'un virage. Il faudrait donc voler à la manière de l'oiseau, il faudrait pouvoir planer, s'attarder, tourner en rond, revenir en arrière, faire du sur-place. D'ailleurs les oiseaux se retrouvent souvent sur les insignes des villes : une mouette à Pompey et une hirondelle à Custines. On lui a même donné un nom : Irondy !

Quel engin pourrait voler à la manière de l'oiseau ?

Vos contemporains m'ont suggéré d'utiliser une nouvelle invention : l'hélicoptère. Cet engin volant est proprement renversant, et si les savants philosophes qui composèrent l'Encyclopédie avaient imaginé avec quelques siècles d'avance semblable appareil, ils auraient eu droit à mon estime, que, je le reconnais, je ne leur ai accordée qu'avec parcimonie.

Cependant il me reste quelques questions. Par exemple, d'où partir ? Quel point du paysage pourrions-nous considérer comme le centre virtuel du vaste territoire que se partagent les douze communes de la Communauté ?

J'ai la prétention de reconnaître un artiste lorsque j'en croise un ou que je rencontre son œuvre. N'est-ce pas en partie pour cela qu'on m'a dénommé prince de philosophie et maître ès arts ? Qu'il me soit permis aujourd'hui d'en citer un qui a gravé une empreinte forte et décisive sur le territoire. Certes les outils qu'il a employés diffèrent essentiellement

des miens, mais l'essentiel n'est-il pas de marquer son temps ? À moi la plume et l'encrier, à lui le paysage !

Je vous propose donc de décoller à proximité de l'installation d'outils sidérurgiques que Jean-François Chevalier a définitivement érigée au confluent du canal et de la Moselle après l'avoir primitivement établie à la confluence des eaux de la Meurthe et de la Moselle.

Pourquoi avoir choisi ce lieu ?

D'abord parce que cette installation marque le point de rencontre naturel de deux lits de rivière, dont la pente croquera d'ailleurs un peu plus loin celle de la Mauchère.

Ensuite parce que c'est sans doute le lieu magique et originel des tout premiers peuplements de la région. En effet, dans leur naturelle et instinctive sagesse, les hommes préhistoriques décrétèrent spontanément qu'on pouvait vivre et travailler là, et faire de cet endroit leur pays. En témoignent quelques vestiges de l'industrie néolithique que nos lointains prédécesseurs ont abandonnés dans ces lieux.

Enfin parce que l'histoire du bassin de Pompey, dans un incroyable raccourci, se trouve condensée ici, à la Gueule d'enfer qui, dans les temps anciens, s'étendait depuis le territoire de Champigneulle jusqu'au-delà du ban de Custines.

Et puis, il nous restait à décider des axes. Choisirions-nous au hasard une direction dans laquelle nous partirions à l'aventure ? Ou chercherions-nous un détail qui résonnerait en nous au point de nous mener vers un autre, et ainsi de suite, à travers le vaste territoire commun des douze communes, tout aussi essentiellement différentes mais tout aussi radicalement solidaires que peuvent l'être les enfants de la même école ? Il était trop difficile de trancher d'emblée ce dilemme, aussi avons-nous décidé de procéder à la manière de nos lointains ancêtres d'il y a cinq mille ans : nous nous laisserons guider par l'instinct, et ferons les choses l'une après l'autre, comme on place un pied devant l'autre pour marcher. ■

Prenons un peu de hauteur

N

Nous allons prendre un peu de hauteur. Laissons-nous d'abord guider par l'eau et menez votre étrange et bruyant appareil afin que je puisse mesurer à quel point ont changé les lieux que je connus si bien !

Tandis que les pales prennent lentement de la vitesse, soufflant un vent tourbillonnant dans un assourdissant bruit de tuyère, l'une des onze mères de coulée nous fixe de ses yeux d'acier riveté, incrustés dans le large bandeau qui cerne son crâne aplati.

Pourquoi venons-nous troubler la quiétude de sa méditation après tant d'années d'agitation et de vacarme à la fonderie ?

Bientôt, tous repères perdus, partagés entre la vertigineuse impression de hauteur et la délicieuse découverte du paysage où circulent des véhicules minuscules et s'étendent des décors de jouets d'enfants, nous avons pu embrasser le paysage.

D'abord, il y a de l'eau, une large rivière, paisible, qui coule en dessinant de vastes courbes. Bientôt rejointe par une autre. Et puis une autre !

Dans une sorte de clairière, au bord de l'eau qui forme un coude à angle droit, de multiples voies se rejoignent, dessinant un grand Y couché.

À présent que nous dominons le site, nous ne pouvons nous empêcher de nous interroger : l'installation de ces outils sidérurgiques est-elle une sculpture, ou la sculpture s'étend-elle au paysage entier, incluant l'eau, les voies, les arbres ? Et plus généralement : où s'arrêtent et où





commencent les œuvres des hommes ? Sont-elles cernées par une invisible frontière qui définirait un espace artistique et la distinguerait du reste, prosaïque et commun ?

Nos ancêtres préhistoriques venus parmi les premiers pour peupler ce territoire, pour peu qu'ils en aient eu la volonté et les moyens, ont probablement érigé des monuments pour honorer la fertilité de la terre, des rivières et des forêts qu'ils nous ont laissées en héritage. Ils l'ont fait, n'en doutons pas ! Cependant les travaux des hommes qui leur ont succédé ont peu à peu érodé ou effacé ces anciennes traces ! Quoi qu'il en soit, leur instinct leur commanda sans doute de donner à ces lieux de célébration la même forme circulaire que celle que nous contemplons d'en haut et qui ressemble à s'y méprendre au cadran solaire d'un géant.

De fait, cette installation est une méridienne. Et qu'est-ce qu'une méridienne ? C'est un dispositif qui, deux fois par an, aux solstices, désigne dans son axe le point exact où le soleil se lève sur la mer si l'on se place dans le couloir du milieu. La preuve est faite que c'est le paysage dans son entier qui accède au statut de sculpture parce que, d'ici, on peut invoquer la mer. Les mouettes ne s'y sont pas trompées, qui planent à présent au-dessus des mères de coulée. De surcroît, cette installation nous rappelle que toute trace laissée sur le paysage par nos anciens ressurgit d'une façon ou d'une autre, chimérique ou tangible.

Plutôt que partir au hasard après cette belle vision, je vous propose de faire le tour de quelques clochers et de vous en livrer plusieurs aspects curieux ou insolites. C'est pourquoi nous allons accompagner tranquillement le cours de la Moselle, admirant les belles allées aménagées sur ses rives, qui permettent aux cyclistes de se promener en famille. Bifurquons à la hauteur de Custines pour suivre la vallée de la Mauchère.

Nous survolons le premier village rencontré : Malleloy. Pour les amoureux de détails singuliers et d'anecdotes inédites, l'occasion est idéale.

De mon vivant, on parlait encore de l'éperon de Malleloy où, selon une ancienne tradition orale, se réfugiaient les premiers habitants du village en cas d'attaque. Cependant le paysage a tellement changé que je suis incapable de reconnaître ce site. Serait-ce la côte de Montretout ?

La tour du clocher de l'église de Malleloy est sans doute la partie la plus ancienne de l'édifice, datant certainement de la fin du XVII^e ou du début du XVIII^e siècle. Saviez-vous qu'elle a failli exploser pendant la guerre de 14-18 ? Voici comment les choses se sont passées.

Un pilote allemand survolait le secteur depuis quelques minutes, sans doute pour relever les positions françaises et observer les défenses mises en place. Nos artilleurs, armés de patience, guettaient l'instant propice, qui se présenterait fatalement à un moment ou à un autre. On attendit. On patienta. Cependant, il tardait fort à venir l'instant propice ! L'appareil restait décidément hors de portée, passant et repassant au-dessus du village, bourdonnant comme une guêpe qu'on ne peut





chasser. Bientôt on fut envahi par la certitude que ce survol provocateur ne cesserait jamais, qu'on devrait éternellement subir les caprices de cet engin maudit. Les esprits s'enfièvreèrent, on s'échauffa, l'exaspération gagna le cœur de chacun.

Mais, comme chacun sait, la colère est mauvaise conseillère. C'est sans doute pour cette raison qu'on tira un obus contre l'avion alors qu'il n'était pas encore à portée. Dans ces conditions, il ne fut pas étonnant que le projectile manquât assez largement sa cible et retombât... sur la flèche de l'église de Malleloy.

Cependant l'église eut de la chance dans son malheur, comme dit le dicton: l'obus n'explosa pas. Certes les dégâts furent importants, la couverture et la charpente du clocher furent gravement endommagées, mais, comme vous pouvez le vérifier sur la photographie, le bâtiment est toujours là, et bien là !

Cette tour du clocher présente une deuxième particularité : son horloge, installée en 1825, fut entretenue et remontée tous les jours par l'instituteur du village, Antoine Nicolas Lebel. En récompense de ses services, celui-ci perçut un salaire de 35 francs. Le contrat qu'il signa stipulait qu'il devait en assurer le remontage tous les jours, y apporter le maximum de soins, et la conduire avec le plus de régularité possible. Et c'est ce qu'il fit, avec constance et dévouement, jusqu'à son départ en retraite. Les collègues qui lui succédèrent puis les gardes champêtres du village prirent la relève, jusqu'à la mise en place d'un mécanisme électrique en 1955.

Laissons le vent nous porter un peu plus loin jusqu'au clocher du charmant bourg de Montenois, dont je porte fièrement le nom.

En 2001, on répara le coq du clocher de l'église, qui avait subi les bourrasques de la tempête de 1999. Dans la sphère creuse sur laquelle ce coq est posé, on a réuni, à la demande des élus de la commune, des écrits, des témoignages, des lettres, des souvenirs, afin que ces

messages soient un jour découverts par les générations à venir. Je serais bien flatté que telle ou telle de ces lettres fasse allusion à mon œuvre et cite telle ou telle de mes pièces !

À Montenois, il subsiste de nombreuses maisons de manouvriers. Sans doute ces habitations furent-elles construites avec les pierres extraites de la carrière de Montenois. C'étaient, à l'origine, de modestes logis, composés de quelques pièces, d'une cour et d'un grenier. Comme leur nom l'indique, les manouvriers étaient des gens qui travaillaient de leurs mains, ne disposant pas des moyens qui leur auraient permis de se procurer des outils ou des animaux comme les laboureurs, plus aisés et bien mieux situés dans l'échelle sociale. Voici ce qu'en dit Vauban, au début du XVIII^e siècle: Les manouvriers n'ont que leurs bras et travaillent à la journée pour qui veut les employer. Ce sont eux qui font toutes les grandes besognes, comme de faucher, moissonner, battre à la grange, couper les bois, labourer la terre et les vignes, défricher, (...) faire ou relever les fossés (...) et faire plusieurs autres ouvrages qui sont tous rudes et pénibles (...)



Des chevaliers et des clochers

Revenons à présent vers le clocher de Custines. Je vais évoquer un passé assez lointain.

Les Templiers qui partaient de l'est de l'Europe, pour participer aux croisades, et pour effectuer le pèlerinage de Saint-Jacques-de-Compostelle, traversaient nos villages lorrains. Le fait est assez connu, et a dû marquer la mémoire des habitants puisque, dans un village des alentours, il subsiste une rue des Templiers.

Le défilé caracolant des chevaliers du Temple attirait dans les rues une grande affluence. Le cortège imposant, précédé d'un porte-étendard, traversait les villages qui se prévenaient les uns les autres en faisant sonner les cloches des églises. On se précipitait, on abandonnait un instant les travaux des champs ou des étables pour se jeter dans la rue principale afin de ne rien perdre du spectacle. En effet, ce n'était pas tous les jours qu'on avait droit à semblable distraction. Durant plusieurs générations, les souvenirs qu'on en allait conserver pourraient alimenter les conversations et les couarails du soir, lorsque toute la famille se réunit dans la chaleur du foyer.

Les gamins couraient tout le long de la voie, escortant les magnifiques chevaliers, se régaland des cliquetis et des couleurs du cortège. Les chiens eux-mêmes étaient subjugués par la puissance de la troupe qui traversait le village. Ils en oubliaient d'aboyer. La poussière soulevée



par les sabots des chevaux montait jusqu'au ciel, conférant à la scène une imprécision et un flou qui nimbaient ces nobles chevaliers qu'on aurait cru venus du ciel.

Chaque Templier amenait avec lui son équipage, composé d'au moins un ou deux valets et plusieurs chevaux, dont un destrier qui, comme son nom l'indique, était mené de la main droite par l'écuyer.

(Gravure ou illustration d'un templier à cheval ?)

Lorsqu'ils défilaient ainsi dans la rue principale des villages, ils n'étaient que très rarement revêtus de leurs armures, qu'ils ne passaient qu'au moment du combat. De même, ils ne portaient pas leurs armes et leurs épées, qui les eussent alourdis. Leur équipement suivait, entassé sur de lourds et puissants chevaux. Néanmoins les vêtements et les capes de voyage rouge sang qu'ils arboraient impressionnaient fortement les badauds qui admiraient cette magnificence. Des croix pourpres se découpaient sur des étoffes immaculées.

Les paysans, intimidés, se serraient le long des façades pour laisser toute la rue aux chevaliers du Temple qui rejoignaient leur commanderie en terre sainte, afin de mettre en œuvre les ordres du grand-maître et du chapitre général, dont dépendaient les commandeurs de l'Orient latin et d'Occident depuis Jérusalem.

Le magnifique cortège des nobles cavaliers et de leur escorte laissait ainsi dans les villages une forte impression. On admirait ces moines-soldats tout en les redoutant vaguement. En effet, ces hommes possédaient autant de pouvoirs que de richesses et l'on racontait à leur sujet bien des choses, qu'ils avaient l'oreille du roi et du pape, mais que ces derniers finissaient par prendre ombrage de leur séculaire pouvoir. On évoquait également à mots couverts leurs intrigues dont on percevait mal, en Lorraine, les desseins et les détours. Ils venaient de si loin, et se rendaient dans des pays incertains dont on n'aurait pas même su prononcer le nom !

Les richesses du Temple, tant qu'elles furent concentrées en ces lieux du bord du monde, furent ignorées plutôt qu'admises. Cependant la chute



de l'Orient latin ramena les Templiers en Europe et, du coup, leur fortune et leur pouvoir furent bien plus visibles qu'auparavant. Ils éclatèrent même en plein jour. Ainsi furent attisées les convoitises et les jalousies. Les murmures se firent rumeurs puis vociférations...

Outre le nom de la rue d'un village, il subsiste un témoignage des quelques passages des chevaliers du Temple dans la région. Ce témoignage, c'est l'oculus qui demeure sur la base du clocher de l'église de Custines.

Cette particularité mérite d'être découverte, ou redécouverte. En effet, une sorte de hublot vitré est disposé dans la pierre, à une hauteur qui peut intriguer le passant puisqu'elle interdit à un homme à pied d'y jeter un coup d'œil. On est d'abord déconcerté, face à cet étonnant oculus. Quelle pouvait bien être son utilité ? Et quelle étrange relation entretint-il avec les chevaliers du Temple ?

En fait, cet oculus est pratiqué à la hauteur du regard d'un homme... à cheval. Cette disposition permettait aux chevaliers du Temple, passant sur leurs destriers, de poser leur regard sur le contenu sacré du tabernacle. Leur position de cavalier leur permettait ce spectacle, à eux seul réservé, puisqu'ils conjuguèrent la ferveur des moines avec la bravoure des soldats, ce qui constituait un privilège unique. En effet, ce n'était pas un spectacle pour le commun des mortels qui devait baisser les yeux devant le saint mystère. Rares étaient les hommes autorisés à envisager directement le contenu sacré. Les petites gens n'auraient jamais imaginé pouvoir s'en approcher, tant il était admis dans les campagnes que la condition dans laquelle on était né autorisait ou interdisait à jamais un certain nombre de gestes ou de comportements. Depuis que les Templiers ne traversent plus en cortège nos villages lorrains, les choses ont évolué sensiblement. Les hommes se sont rapprochés de l'égalité, mais sans y parvenir encore complètement. Aujourd'hui, qui souhaite regarder à travers l'oculus n'en sera empêché

par quiconque, à condition bien sûr qu'il se munisse du perchoir adéquat. Certes ce n'est pas un progrès social bouleversant, mais c'est un pas fait dans le bon sens que souhaitait mon contemporain Monsieur de Voltaire. Cependant, l'homme perché ou la femme perchée qui, à grands risques de chute, regarderait à travers l'oculus serait à coup sûr fort dépité, puisque le tabernacle a été depuis longtemps déplacé.

Et pourquoi l'a-t-on déplacé ? Sans doute parce que ce privilège devait s'éteindre avec les Templiers qui se dispersèrent à partir du moment où Philippe le Bel et Clément V s'entendirent pour leur confisquer leurs ors



et leurs métaux. Il n'aurait donc pas été convenable de laisser la possibilité aux simples cavaliers de s'assurer du contenu du tabernacle des églises, celle de Custines ou d'autres villages. On considérerait que ce n'est pas parce qu'il possédait un cheval qu'un quelconque quidam détenait les vertus d'un Templier, nécessaires à la contemplation du mystère. On pensait ainsi, on pensait mal ! Mais que voulez-vous ? Ceci tendrait à prouver que mes contemporains les Philosophes ont été moins entendus qu'ils ne l'ont cru...

Peut-être est-ce pour les mêmes raisons que l'oculus de l'armoire eucharistique de l'église de Saizerais a également disparu. La nouvelle église de Saizerais fut construite au XIXe siècle. On peut y admirer cette belle armoire eucharistique qui provient de l'une des deux anciennes églises, sans doute Saint-Georges, et sur laquelle est sculptée une colombe. En raison de sa vague ressemblance avec une chouette, cet oiseau avait été dénommé chavote par les habitants du petit Saizerais. C'est pourquoi on ne tarda pas à les appeler les chavottes. Puisqu'un surnom avait été attribué aux habitants du quartier Saint-Georges, il n'y eut plus de raison raisonnable pour que les habitants du quartier Saint-Amand n'en eussent pas un également. C'est donc vers la même époque que les habitants de Saint-Amand furent appelés les torés

ce qui signifie les taureaux. Sans doute ces gars et ces hommes, cultivateurs ou bûcherons, avaient-ils de la force et des muscles à revendre.

Lorsque j'ai survolé Saizerais, je n'ai guère été surpris d'apprendre que vers 1850, soit plus d'un siècle après ma mort, on y cultivait la pomme de terre sur 180 hectares ! La terre labourée qui semble s'étendre à l'infini en a sans doute gardé la mémoire. Elle donne l'impression d'avoir lutté longtemps contre la forêt qu'elle a dû inlassablement repousser plus loin, en direction des villages environnants.

Pourtant les constructions neuves ont gagné du terrain, en particulier à la sortie est de Saizerais. Le village s'est développé en forme d'étoile. Pourtant cette forme ne correspond guère au passé de Saizerais qui s'est constitué par la réunion de deux quartiers bien distincts, au point qu'ils avaient chacun leur église. Comme on l'a vu, il y avait le quartier Saint-Georges, ou petit Saizerais, et le quartier Saint-Amand, dit grand Saizerais. Il n'y a rien d'étonnant donc à ce que les armes de Saizerais soient constituées d'un bâton de pèlerin, qui est l'insigne de saint Amand le voyageur, et de la lance, qui est l'arme de saint Georges terrassant le dragon.

Ces deux quartiers se situaient de part et d'autre de l'actuelle église, Saint-Georges du côté nord, Saint-Amand du côté sud. ■

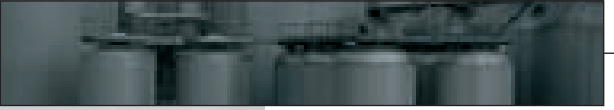

Un tabernacle, des capsules et un premier château

Pour rester sur le sujet des églises, j'ai une bien plaisante anecdote à conter. Lorsqu'il fut appelé pour créer une nouvelle porte au tabernacle de l'église de Custines, Jean-François Chevalier souhaita évoquer cet ancien usage réservé aux moines-soldats. Aussi fabriqua-t-il la nouvelle porte en... cristal. De cette manière, le fait d'avoir la possibilité de voir à travers ne serait plus désormais l'apanage de quelques nobles enrôlés dans un ordre à la fois religieux et militaire, mais une possibilité pour tout un chacun, quels que soient sa naissance, son rang, ses grades et sa qualité. Ce qui prouve une fois de plus que l'art dit toujours plus que ce que l'on croit, et qu'il peut même parler d'égalité.

Mais voici encore une énigme qui mérite d'être élucidée. L'épaisse plaque de verre réalisée dans les fours des maîtres-verriers de Baccarat est décorée du dessin assez stylisé d'un poisson. Pourquoi ? Je vais vous l'expliquer.

En fait, le curé de Custines raconta à l'artiste comment les premiers chrétiens de Rome, pour échapper aux persécutions qui les accablaient en ce temps, se rassemblaient en grand secret dans les catacombes. Cependant les galeries étaient si longues, leurs croisements si nombreux et leurs plans si hasardeux que beaucoup se perdaient et erraient longtemps dans les corridors obscurs et ténébreux lorsque leur torche s'éteignait tout à coup et qu'ils étaient plongés dans une éternelle





obscurité. Ils décidèrent donc de tracer des signes de piste sur le sable du sol. Ils décidèrent que ces signes seraient des poissons, parce que le mot poisson, écrit en grec, rassemblait les initiales de chacun des mots composant la formule : Jésus-Christ Fils de Dieu Sauveur.

Voilà donc pourquoi on retrouve un poisson sur la porte du tabernacle de Custines. Dernier détail symbolique, le cristal est fabriqué à partir de sable. Ainsi, pour aller jusqu'au terme du raisonnement, on pourrait affirmer que le poisson qui figure sur la porte du tabernacle de l'église de Custines est tracé sur... du sable.

Les clochers nous ont habitués à nous élever dans les airs. Nous conserverons cette ambition pour aller à la rencontre d'un site surprenant, que je ne reconnais plus du tout. En effet, la dernière fois que je m'y étais arrêté, c'était en 1760...

Pour nous y rendre, contentons-nous de suivre le lit de cette rivière que je vois ici serpenter. Pour l'instant, nous n'allons nous soucier ni de son nom ni du sens de son courant. Nous sommes prêts à l'aventure, et savons bien que pour aboutir à de réelles découvertes il faut s'abandonner un peu. Le cours d'eau calme nous fait survoler bien des paysages sur lesquels nous reviendrons sans doute plus tard, puis mène vers d'étranges et oblongues capsules.

Ce spectacle m'épouvante et m'émerveille à la fois. On ne peut que rêver devant l'enchevêtrement des voies : il y a des ponts partout, qui franchissent les rivières, qui passent au-dessus des routes. Dans ce paysage d'usines, où règnent les courbes, les chaussées qui suivent ou contournent les levées de terre ou les rivières, dans cet apparent désordre de longues voies qui tracent de vastes paraboles, nous nous interrogeons sur la nature de ces rangées de cylindres aux reflets métalliques.

Plus loin, au milieu du paysage, se dresse une longue et fine cheminée d'usine, faite de briques rouges. Elle est pointée droit vers le ciel comme



un doigt qui désignerait quelque chose, un espoir ou une menace. Nous éprouvons une étrange sensation de fragilité : comment un conduit aussi frêle peut-il monter si haut ?

Où sommes-nous ? Et que sont ces cylindres serrés en troupes gris, comme si toutes ces masses cherchaient une protection dans un rassemblement instinctif et grégaire ? Pour mieux les détailler et savoir de quoi ils sont faits, il faut nous rapprocher.

À présent nous sommes tout près, si près que plus rien ne nous permet de juger de la taille de ces objets, puisque nous n'avons plus de repères. Cependant nous avons gardé l'impression d'un bataillon de tourelles gigantesques, perdues dans un paysage immense. Que sont-elles, ces capsules grisâtres, reliées entre elles par de fines passerelles métalliques, que contiennent ces fourreaux, pointés vers un point du ciel que leur désignait probablement la mince cheminée, plantée comme un stylet au beau milieu du décor de manufactures ? Leur teinte, entre bleu et gris, reflète-t-elle la couleur du ciel, ou est-ce la peinture originale de ces fusées qui regardent vers le ciel ?

Nous sommes à Champigneulle, au-dessus des brasseries ! Je me rappelle que le nom de Champigneulle signifie petite campagne, ce qui, ici, a de quoi surprendre. Elle est bien lointaine, mon époque où il suffisait de quelques cuveaux et de quelques barriques pour fabriquer la bière. En votre temps, il faut des installations encore plus compliquées que les machines qu'imaginait Cyrano de Bergerac pour voler jusqu'à la lune ! Bien sûr, ces installations ne décolleront jamais vers d'autres planètes, que nous aurions décidé de coloniser pour leur faire connaître la richesse lorraine, mais nous avons néanmoins un beau rêve à nourrir dans ce site étonnant.

Comme souvent, je m'en remets au cours de la rivière pour vous inviter à un autre spectacle, un peu plus loin, espérant vous intriguer ou vous surprendre par des vues insolites. En voici une que j'ai choisi de vous





montrer parce qu'on y ressent une véritable aspiration à monter le plus haut possible à l'assaut du ciel.

Ce manoir que nous observons du ciel est le château Corbin, édifié sur les hauteurs de Liverdun.

C'est un château de fantaisie, entre opérette et décor de théâtre, presque incongru dans le ciel où il dresse sa tour carrée, étrangement coiffée d'une toiture d'ardoise ronde, pour le plaisir du paradoxe. On pourrait le croire de carton-pâte, avec, dessinées une à une sur ses flancs, des pierres de taille décorées de fausse mousse.

C'est qu'il n'en est pas à une contradiction près, notre château Corbin ! D'abord, il n'est pas très ancien, malgré tous ses efforts pour nous le faire accroire ! Il a beau emprunter ses traits architecturaux à de vrais vieux châteaux forts comme celui de l'Avant-Garde, il a beau se créneler et se barbacaniser comme un vrai de vrai, il ne parvient pas à donner le change. Il nous jette aux yeux, comme une poudre, le dessin de sa tour de guet, dotée d'authentiques mâchicoulis et d'incontestables meurtrières dans l'impitoyable intention de projeter des flèches et des pierres sur une armée d'assiégeants. Cependant les vastes baies de l'étage principal, ouvertes sur la vie et la paix, démentent formellement ces détails belliqueux, et nous incitent à ne voir dans ces éléments guerriers que des enjolivures romantiques.

Ensuite, il ne protégea jamais les habitants du site contre les ravages de la guerre, ayant été construit dans des périodes où les conflits mondiaux se rient des châteaux forts, ne prenant au sérieux que les mouvements des troupes qui progressent derrière des blindés. Nul n'y trouva jamais refuge devant l'assaut de tribus féroces et sanguinaires venues menacer les richesses et la liberté des populations liverdunoises.

Cependant, tel qu'il est, le château Corbin constitue une sorte de sentinelle amicale et complice qui veille sur les alentours avec la bienveillance des bergers contemporains. Pour un peu, on accepterait l'idée qu'aujourd'hui encore des guetteurs prennent furtivement leur

tour de garde dans ce curieux et haut donjon carré qui surplombe tout le village et donne, par comparaison, des allures de maison de poupées à la demeure néo-classique de briques rouges, édifiée juste en dessous de lui et qui surplombe la route.

Longtemps le château Corbin resta silencieux, presque désert, sans doute parce qu'on n'avait pas encore découvert sa véritable vocation. Aujourd'hui il revit, puisqu'il abrite la médiathèque qui attire un nombre de visiteurs qu'il n'avait sans doute jamais connu auparavant. En outre il reçoit, au moins une fois par an, des peintres et des créateurs qui viennent exposer là leurs travaux et leurs toiles. Ce château sait donc à présent pourquoi il a été construit, tant il est vrai que les véritables desseins n'apparaissent parfois que bien des années sinon des siècles après la mort de leurs auteurs. Désormais, grâce à Corbin qui toujours protégea et encouragea les créateurs, les artistes ont trouvé ici un admirable lieu à investir, avec le ciel à portée de main. ■



Du vin et des châteaux



N

Nous avons pris le temps d'imaginer le calme qui règne sur la terrasse du château Corbin qui s'étend à gauche de la haute bâtisse, ombragée de grands arbres. Nous nous sommes pris à rêver au verre de vin gris que nous dégusterions dans des coupes embuées, autour de la table de jardin en métal ajouré. La soirée viendrait à pas de loup, elle estomperait à peine le paysage à petites touches d'ombres bleutées. Elle ferait courir sur la peau des dames des frissons de fraîcheur. Mademoiselle Fleury couvrirait ses épaules d'un châle à franges. Je la contemplerais, nous échangerions des regards où passeraient les émois des amours naissantes.

Nous goûterions au vin de Saizerais qui eut si bonne et si franche réputation au XVII^e siècle, puis au vin de Marbache élevé par les Marbichons qui, en 1889, cultivaient encore 85 hectares de vignes, sur des pentes bien exposées et produisant un vin léger, un peu sec, titrant environ 9 degrés.

Peut-être est-ce pour planter des vignes que Marbache a déboisé une partie de la vallée et est monté à l'assaut de la pente à partir de la route qui longe la Moselle. Ainsi s'est formé une sorte de T inversé, dont la barre transversale est la nationale, tandis que le pied monte tout droit. On distingue encore le sentier qui longe la côte et que la route rejoint plus tard. Ce sentier marque sans doute le passage de nos ancêtres qui



avaient décidé que là était le chemin. Tentons un instant de les imaginer, qui marchent les uns derrière les autres, attentifs à tous les bruits de la nature, écoutant et sentant l'odeur du gibier ou reniflant sa trace, ce que nous ne savons plus faire.

Dans l'axe inverse, vu du côté de Saizerais, le village s'étire tout en longueur, faisant un coude à la hauteur de l'église, avec des rideaux d'arbres, qui forment des haies géantes. Alors, on réalise qu'on est au cœur d'une immense forêt qui s'étend partout à la ronde, ce que l'on ne perçoit pas vraiment lorsqu'on traverse Marbache.



On s'aperçoit aussi que les chemins ont presque tous été doublés, donnant l'impression que pour construire un axe nouveau il suffisait de tracer une parallèle à l'ancien. Entre les deux rues coule encore un ruisseau. Il est presque asséché mais il en subsiste toutefois quelques traces. Le sagace promeneur, en quête de vestiges, les découvrira une à une.

Cependant d'autres villages rivalisaient pour la production de vin. Les vignobles de Malleloy furent également renommés. Selon la tradition, Malleloy était l'un des gros fournisseurs de la cour de Lorraine, avant le phylloxéra, qui à la fin du XIXe siècle a eu raison des vignes. Le pressoir de Malleloy est d'ailleurs mentionné dès la fin du XVIe siècle.

Plus loin, le long du sentier des Vignes, à Montenoy, parmi les acacias, poussent encore des ceps, et l'on m'a glissé dans l'oreille que le ministre de l'eau du village faisait encore son vin, ce qui est un plaisant paradoxe. Je serais curieux de le goûter, sûr d'y retrouver les saveurs qui ont enchanté mon palais il y a si longtemps !

Et que dire encore du vin que le duc Léopold, accompagné de ses courtisans, venait goûter au château de bas de Champigneulle ? Le châtelain, comte de Fontenoy, avait acclimaté dans ses vignes un cépage champenois qui fut longtemps encore cultivé autour de la ville. On l'appelait la plante de Reims. Ainsi dégustait-on déjà un vin de champagne dans notre territoire !

Le plaisir de l'évocation est si fort que, le verre à la main, les yeux posés sur l'eau de la Moselle qui coule paisiblement en contrebas, nous trouvons que, décidément, la vie en Lorraine est belle et bonne. Mademoiselle Fleury me sourit, je prends son bras pour lui proposer une promenade dans l'allée ombragée qui mène vers les eaux de la Moselle. Et comme le temps et les époques se soumettent volontiers aux caprices des récits, nous pousserons plus loin, sur la rive droite, jusqu'à la Garenne, où Weissenburger a édifié en 1901 la villa du domaine des Eaux Bleues, pour la famille Masson-Corbin qui y trouva un havre de



paix et de repos champêtre. Le pittoresque bâtiment, illustration parfaite de l'architecture Art Nouveau, fut décoré par d'illustres artistes : Majorelle, Grüber, Vallin...

Cette promenade, ainsi que le sourire de mademoiselle Fleury, m'ont donné l'envie de vous emmener au pays des châteaux, des songes, des contes et des rêves. Pour nous y rendre, il faudra encore une fois suivre le fil de l'eau, une eau large, paisible et sereine. Et de fait, nous songeons à vous présenter quelques châteaux, avec le malicieux contentement de vous intriguer, sinon de vous étonner. Que dites-vous de celui-ci ?

On le croirait tout droit sorti de La Belle au Bois Dormant ! Charles Perrault avait disparu depuis presque trente ans lorsque je suis né, cependant ses contes avaient singulièrement et durablement marqué les esprits.

Dans ce château du bord de l'eau, tout concourt à renforcer l'impression de mystère, venue tout droit des légendes qu'enfants nous avons lues, les yeux arrondis et le cœur serré par tant d'énigmes et de secrets intimidants. Ce château effarouche le passant et alarme les rôdeurs. Ses tours pointues comme des dagues vénitiennes, l'eau sombre dans laquelle il se mire, une partie de ses bâtiments qui se cache et se fond dans la végétation luxuriante et impénétrable, confèrent à ce château d'inquiétants accents de magie.

Par quel escalier dérobé accède-t-on à la chambre secrète où s'est assoupie la délicate princesse oubliée ? Quels secrets sont enfouis sous les végétations qui prolifèrent ? Quelles amours ont ici été maudites ou, au contraire, célébrées ?

Chaque saison, en modulant l'intensité et la couleur de la lumière, offre à ce décor romanesque des aspects et des ambiances changeants qui vont de l'insouciance du vert paradis à l'ombre profonde et menaçante des drames, lorsque résonnent des hurlements aigus et que se perdent les enfants dans les forêts. Alors, on se croirait transporté dans les contes,



à la tombée du soir, au moment où errent dans le paysage, entre chien et loup, des créatures qui, justement, ne sont ni chiens ni loups, mais qui, lorsqu'elles bâillent, découvrent l'éclat perlé de leurs redoutables dents, crocs acérés et maléfiques.

Il s'agit du château de la Flie, à Liverdun.

Cependant que nous reprenons notre vol, suivant toujours le cours de l'eau, nous préférons en conserver une image lumineuse, lorsque ses vieilles pierres sont baignées de chauds rayons de soleil, instant féérique qui précède de quelques secondes, ou de quelques siècles, l'arrivée du Prince charmant.



On m'a conté les festivités organisées pour célébrer l'anniversaire des dix ans de la Communauté de Communes.

Afin de ne pas oublier qu'on est au pays des châteaux, on convia à cette fête de belles châtelaines, qui dansèrent pour le plus grand plaisir des spectateurs. Elles évoquèrent, pour un instant fugace, la grâce des temps anciens lorsque la vie était si rude que tous les plaisirs du moment étaient accueillis comme des dons qu'il fallait saisir immédiatement tant ils étaient provisoires.

On n'imagine plus en effet combien étaient froides et humides les salles des châteaux que les cheminées immenses ne parvenaient pas à réchauffer. On n'imagine plus que les visages et les poitrines offerts aux flammes grillaient littéralement tandis que le dos et les reins se glaçaient à cause de l'appel d'air froid que provoquaient les larges conduits de fumée ménagés dans l'épaisseur des murs de pierre.

Il n'y avait pas que le froid qui tourmentait les belles dames du temps jadis, il y avait aussi les guerres et les chagrins qu'elles apportaient. En 1369, Marie de France, duchesse de Bar, engagea Malleloy avec d'autres terres pour la rançon de son mari emprisonné à Metz. On voit combien peu comptaient les paysans, sans doute moins que les champs auxquels ils étaient attachés !

C'est pourquoi la danse, qui met de la grâce dans les mouvements du corps, était un moment dont on ne se serait privé pour rien au monde. Nos châtelaines ne portent pas le hennin, comme celles des tours de l'Avant-Garde ou du château de Frouard, mais des coiffes en couronnes qui, plus propices à la danse, retiennent les cheveux et sont moins encombrantes que les hauteurs voilées.

Quelques minutes plus tard, tandis que se hâtent les princes sur leurs vaillants destriers, et que, sur de profonds sofas, patientent les princesses





qui ont tout leur temps puisqu'il s'agit du temps des contes, nous volons vers un autre château, à Champigneulle. Le parc de celui-ci est moins sauvage, les taillis n'y ont pas créé de cachettes ténébreuses ni d'infranchissables barrières d'épines.

Ce château fut édifié par François Christophe Le Prud'homme, comte de Fontenoy. Voltaire, de passage sur notre territoire, le trouva si beau qu'il conçut le projet de l'acquérir. Le roi Stanislas ne l'y autorisa pas, ce dont le Philosophe conçut un grand dépit, ce que je comprends d'autant mieux que ces lieux sont calmes et enchanteurs, comme vous l'allez voir. D'ici, on distingue très bien la cour d'honneur qui s'ouvre sur la rue tandis que les jardins, les pelouses, les bois et les bosquets s'étendent derrière les bâtiments, offrant leurs ombres agréables, leurs bancs publics et leurs terrains de jeux pour les enfants.

Le parc est un lieu qui incite les messieurs et les dames à la promenade et les petits au jeu. Il faut s'y attarder, lorsqu'on en a le loisir, emprunter ses allées, contempler ses pelouses. Si vous prenez le temps d'y flâner, vous y découvrirez le cours d'une vraie rivière qui serpente entre les arbres et dont la fraîcheur et le doux clapotis surprennent comme un air de campagne alors qu'on est à deux pas de la ville. L'eau est assez claire pour qu'on y voie les poissons, des carpes de toutes tailles, qui sommeillent tranquillement entre deux eaux, sûres de n'être pas menacées par les bambins qui courent sur la rive et dont les cris sont aussi inoffensifs que leurs cannes à pêche de fortune faites d'une baguette de coudrier où ils ont attaché une ficelle à laquelle pend un caillou.

Depuis des siècles, les jardins du château ne sont plus réservés aux châtelains, ils sont désormais ouverts à tous. Les amoureux promettent de s'y rendre le jour de leur mariage afin de s'y faire photographier devant les façades majestueuses, sur fond de verdure et d'arbres centenaires. Ainsi, pour un jour, ils sont les châtelains du parc, héritiers de fortune.

Les allées de graviers qui crissent, la rivière qui serpente, les bancs qui tendent les bras nous transportent au temps des rois, temps que j'ai

connu, bien que j'aie également vu la Révolution ! Des nobles possédaient ces terres, c'est pourquoi quelquefois les promeneurs y construisent des rêves de seigneurs.

Il n'y manque guère, dans ce parc, que quelques statues, une femme un peu lasse, au sein dévoilé, qui désignerait d'un geste indifférent de la main une direction à suivre, un endroit où aller. Suivant sa muette invitation, le promeneur, d'un pas lent mais déterminé, se mettrait en quête le long des allées et percevrait, au détour du chemin ombragé, le murmure argentin d'une cascade. À moins qu'il ne découvre, dans les bosquets, une minuscule et discrète clairière, rendez-vous d'amoureux. Plus loin, on débouche sur un vaste espace découvert, c'est un terrain de sport entouré de barrières auxquelles s'accourent les amateurs, les jours de match, quand on va défendre la couleur d'un maillot ou la fraîcheur d'une équipe. ■



Les belles dames du temps jadis

L Le dessein qui m'anime, prenant encore et toujours la rivière pour guide, nous amène à survoler Frouard et Pompey. En effet, je souhaite rendre visite aux disparus. Jadis, deux châteaux, aujourd'hui presque entièrement éboulés, se faisaient vis-à-vis sur les rives de la Moselle. Il est temps d'en parler avant que leur souvenir ne disparaisse à jamais, enfoui sous les broussailles et les taillis.

L'un des deux châteaux, édifié sur les hauteurs de Frouard, n'est plus qu'un tas de pierres. Celui qui lui répond, sur l'autre rive de la Moselle, domine la ville de Pompey. Je les ai connus moins désolés, même si, en 1800, ils n'étaient plus dans leur splendeur, celui de Frouard ayant été détruit sur ordre de Richelieu et celui de l'Avant-Garde ayant été démantelé par les troupes françaises en 1635, comme celui de Condé, d'ailleurs.

Néanmoins on peut imaginer que, quelques siècles plus tôt, les seigneurs se faisaient des signes d'un château l'autre, depuis les donjons. Les belles dames à hennin, les soirs d'été, aux moments indécis où s'installait sur la rivière la faible vapeur des fins de journée, laissaient les étoffes légères de leurs coiffes voler dans la dernière brise du soir, les yeux perdus sur l'eau fuyante de la Moselle, rêvant de chevaliers et de pages, de preux écuyers assez intrépides pour escalader les donjons et bondir sur les créneaux... Les amants de cœur en pourpoint couraient

tous ces risques dans le seul but d'approcher les belles dames, de les contempler enfin d'un peu moins loin et d'exalter ainsi leurs impossibles amours.

Ces troublantes rêveries étaient entretenues par les troubadours de passage qui ne se contentaient pas de chanter les exploits de Roland ou du chevalier au lion. Accompagnés d'instruments médiévaux, ils célébraient l'amour courtois. Ils détaillaient en musique toutes les raisons, bonnes ou mauvaises, qui rendaient les passions impossibles, selon le précepte qu'elles sont d'autant plus aiguës et plus exacerbées qu'elles sont contrariées. Ainsi se créaient de solides barrières entre les amants, qui déposaient des épées afin que leurs corps ne se touchassent point lorsqu'ils s'allongeaient sur la même couche.

Les belles dames, quand les poètes à la prodigieuse mémoire récitaient des milliers de vers, se prenaient à penser languissamment au roi Arthur et à Lancelot du lac, aux philtres d'amour. Elles laissaient les servantes leur murmurer des confidences et des mystères, qui racontaient qu'entre les deux châteaux, celui de l'Avant-Garde à Pompey et celui de Frouard, il existait un long souterrain ténébreux qui permettait aux châtelains d'ici de rencontrer ceux de là-bas, sans que personne ne le sache. Elles songeaient à ces furtifs déplacements, elles s'en faisaient une représentation troublante.



À la nuit tombée, lorsque chacun avait résolu de rejoindre sa chacune, lorsque les dames avaient posé sur leur visage un voile ou un masque noir qui leur permettrait de n'être pas reconnues si, d'aventure, elles croisaient quelque paladin dans cette galerie propice aux aventures et aux complots, les amours naissaient ou se défaisaient dans l'ombre des souterrains.

C'est une belle image que ce couloir sombre où cheminaient les amants à la chiche lumière d'une lampe à huile, dans un silence presque parfait, néanmoins rompu de temps à autre par un bruissement d'étoffes soyeuses. On conçoit sans peine cette galerie creusée assez profondément sous la Moselle pour que l'eau ne l'envahisse pas et n'emporte pas dans une vague suffocante les belles dames qui masquaient leurs traits sous des loups noirs et les chevaliers sans visage. Beaucoup d'habitants de Frouard ou Pompey assurent avoir visité, enfants, ces souterrains. Oh ! c'était il y a bien longtemps, lorsqu'ils étaient encore dans l'âge ingrat, cet âge où l'on met sa fierté à accomplir de belles et dangereuses bêtises, au risque de se fracasser la tête sur un moellon ou de périr noyé quand la voûte séculaire d'un souterrain cède, coïncidence, au moment précis de votre passage et laisse l'eau envahir le boyau. On se réveille, suffoqué par le cauchemar, essoufflé par la course effrénée de la fuite devant l'immense vague d'eau qui se précipite sur vos talons, prête à vous engloutir.

Ces souterrains, réels ou supposés, ont depuis des siècles alimenté l'imaginaire de bien des gars et des filles de la région.

Cependant, il y avait un tunnel, bien réel celui-là, qui permettait au canal de passer sous la butte de Liverdun. Quelques centaines de mètres en amont, un pont étrange et peu banal avait été construit, qui permettait à ce même canal de passer par-dessus la Moselle.

Que reste-t-il de tout cela, depuis que le canal et le pont ont disparu ? Il subsiste, le long de la route qui longe le Rond-Chêne, un vaste et



rectiligne espace. Il demeure également un long tunnel courbe sous la butte de Liverdun, car l'eau calme, après avoir traversé la ville basse, plongeait dans des ténèbres que seuls les phares des péniches éclairaient régulièrement. Dans l'axe du souterrain, la forêt conserve encore, bien profonde, la blessure de cet ancien passage, pas encore cicatrisée par le temps.

On imagine les faisceaux lumineux qui couraient le long des pierres de la voûte, comme un rêve humide et glissant dans l'obscurité soyeuse du tunnel, alimentant une nouvelle fois des rêves de souterrains ! À présent l'eau ne coule plus sous la colline, époncée par le temps et les années, et par les terres de remblai.

La galerie est à présent plongée dans des ténèbres définitives, comme les centaines de galeries de mine qui courent sous Marbache, Frouard, Bouxières-aux-Dames, Liverdun, Pompey, Custines, Lay-Saint-Christophe, Faulx, Malleloy, Saizerais, Champigneulle...

Les mines et le monde qu'elles représentent constituent un pan de l'histoire lorraine. Imaginez une ville souterraine, avec ses lumières, ses lampes à carbure, ses poudrières dans lesquelles on mettait les explosifs à l'abri, ses wagonnets poussés par des hommes ou tirés par des chevaux.

Bref, tout cet univers est désormais abandonné et demeure dans l'obscurité.

Il subsiste encore un vaste espace où s'étendait auparavant le port de Liverdun, le long du canal. On en voit encore l'emplacement. Le canal passait sous le pont, désormais inutile.

On m'a conté une mise à l'eau étonnante dans ce port lorsqu'il existait encore. Il s'agissait d'un bateau qu'un habitant de Liverdun avait construit dans son jardin et qu'il avait mouillé ici, dans le dessein de faire le tour du monde. Que sont ces gens devenus ? Ils avaient des enfants. L'un d'eux avait laissé tomber son ballon dans le canal et le

regardait s'en aller au fil du courant calme, apprenant ainsi comment peuvent s'éloigner de nous les choses précieuses. Peut-être ces gens sont-ils revenus ? Qui a gardé la trace de leur histoire et de leur lent tour du monde dans un voilier d'acier ? Qu'ils soient remerciés pour la belle part de rêve qu'ils ont offerte aux gens qui les ont vus partir par le tunnel, premier passage au noir de leur extraordinaire voyage !

Certes le château de Frouard n'est plus qu'un tas de pierres, mais lorsque le promeneur hantera ces vestiges, quelque oubliette ou





36



quelque cave le fera tressaillir d'émotion. Il aura tout à coup la certitude d'avoir découvert l'un des points de départ des prodigieux souterrains. Il se précipitera vers la butte ou la muraille dans laquelle se devine une voûte de pierre. Cependant il sera vraisemblablement désappointé à chaque fois.

Bien déçu mais paradoxalement rassuré de n'avoir pas découvert de passage qui l'aurait obligé à une dangereuse exploration, il se consolera en ramassant ces minuscules étoiles minérales, anneaux fossilisés qui constituaient les pédoncules d'un crinoïde, le lys de mer, qui vivait ici lorsque l'eau submergeait tout. Comme à la colline de Sion, où l'on en trouve par centaines, elles sont réputées porter bonheur.

S'il vous prend la légitime envie de découvrir toutes ces pierres, il vous faudra quelques jours pour en faire le tour. Les châteaux ont bien servi, mais certains furent oubliés parce qu'ils n'avaient plus de services à rendre aux villageois lorsque déferlaient les hordes barbares. On courait alors s'y abriter, emportant ses maigres richesses dans des paniers,

entraînant ses enfants par la main, les plus petits portés par le père ou par les aînés. La porte franchie, on allait bien vite se mettre à l'abri dans la cour du château tandis que le pont-levis se levait, protégeant de toute l'épaisseur de ses madriers de chêne les villageois assiégés.

Les ponts-levis des châteaux de Frouard et Pompey n'existent plus, mais peut-être ressemblaient-ils à la porte médiévale de Liverdun ? Quelles belles fêtes aux accents moyenâgeux s'y déroulent encore, jusque sous les arcades de la place du vieux village !

Cependant les choses devenues inutiles s'oublent encore plus vite que les autres, c'est pourquoi ces quelques murailles à l'Avant-Garde et ces tas de pierres à Frouard n'évoquent plus grand-chose et n'attirent pas souvent les promeneurs.



37

En contrepoint moderne des châteaux, j'ai découvert à Pompey les cités ouvrières, édifiées quelques siècles plus tard. Elles permettaient de loger convenablement le personnel des usines. Les maîtres de forge se souciaient du bien-être de leurs employés, leur construisant non seulement des maisons, mais aussi des stades, des salles de spectacles. Certains murmuraient que cette apparente générosité était loin d'être désintéressée et que ce paternalisme ne se déployait, en fin de compte, que dans l'intention un peu cynique d'amadouer le personnel, de caresser l'ouvrier dans le sens du poil... Bref, il s'agissait, en offrant un minimum de confort, de calmer les salariés et de les rendre dociles.

Ces habitations existent toujours. Leur observation permet de dire à quel type d'employé elles étaient destinées à l'origine. Étroites et mitoyennes, en longues bandes alignées, elles sont habitées par les ouvriers, jumelées et cossues, elles sont réservées aux contremaîtres. Les demeures luxueuses, entourées d'un jardin, sont destinées aux ingénieurs et aux dirigeants. La hiérarchie sociale était ainsi traduite dans l'architecture de la ville.

Enfin il nous reste à évoquer un dernier vestige du Moyen-Âge. À Custines, sur la colline qui domine le village, on ne distingue même plus les ruines du château de Condé, mangées au fil des siècles par les villageois qui y trouvèrent les pierres nécessaires à la construction de leurs maisons. Bientôt les quelques pans qui subsistaient furent presque entièrement recouverts par la végétation. Néanmoins je vous invite à vous y rendre en promenade pour découvrir des caves, quelques fragments de muraille, la citerne, l'ouverture de tir d'une barbacane. On est peu de chose quand on y pense, même si l'on est un château. Moi qui l'ai connu encore fièrement dressé, je mesure l'érosion du temps qui passe. En effet, ce château ne fut construit que dans la première moitié du XIIIe siècle, or il n'en reste presque rien aujourd'hui. À peine un souvenir ! Il fut édifié sur l'initiative de Philippe de Florenges, évêque de Metz, à cet endroit idéal qu'était le confluent de la Meurthe et de la Moselle. C'est pour cela que le village porta longtemps le nom de Condé, tiré du latin condatum qui signifie confluence. C'était alors un port important. Ce n'est qu'au début du XVIIIe siècle que le village prit le nom de la famille de Custines. ■

L'Instruction des enfants de Malleloy offrit longtemps une particularité certainement unique dans la région. En effet, le bâtiment qui accueillit le nouveau pressoir, construit en 1810, soit quatre ans avant ma mort, abrita également... une salle d'école. Surprenant mélange des genres qui permit néanmoins à quelques générations d'élèves de bénéficier sur place de pragmatiques leçons de choses, par exemple sur la fermentation, ou sur les mécanismes à vis, ou sur l'écoulement des liquides...

Cependant il nous reste bien des choses à découvrir. Il faut aller plus loin encore, en suivant la vallée de la Mauchère.

Le chemin de fer menant de Pompey à Nomeny traversait successivement Custines, Malleloy, Faulx, Monteny. La ligne a été partiellement transformée en promenade. C'est un sillon vert qui suit la vallée de la Mauchère dans l'axe du grand pont qui franchit la Moselle et l'autoroute. Le chemin se poursuit vers Malleloy puis Faulx.

Dans ce village, on dut durant des dizaines et des dizaines d'années se rendre dans les bourgs voisins pour mouler le blé et en faire de la farine. En effet, le cours de la Mauchère ne présentait pas la dénivellation nécessaire pour obtenir la chute d'eau suffisante pour faire tourner la roue d'un moulin. Il fallut donc détourner à grands frais le cours de la

Des écoles, un pigeonnier et des silos





rivière, lui faire parcourir un vaste détour presque sans pente afin d'obtenir enfin l'indispensable cascade.

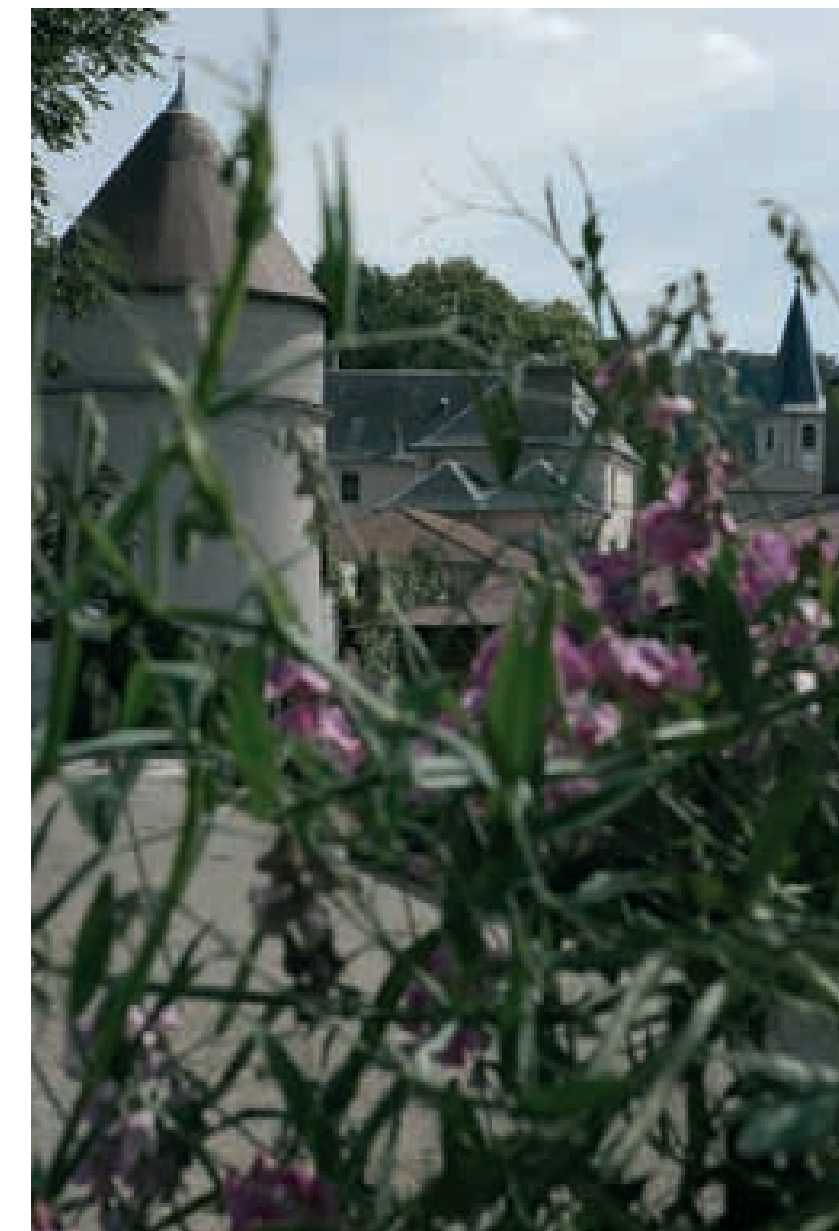
C'est dans une perspective d'ardoise qui inclut le clocher du village que nous découvrons au premier plan une tour ronde dont nous admirons les proportions et l'élégance. Quel est ce bâtiment ? À quoi servait-il ? Il s'agit du pigeonnier de Faulx. Au premier plan, les fleurs découpent la vision comme le plomb un vitrail, cependant elles ne nous empêchent pas de découvrir, plus loin, le château et d'en deviner les cours intérieures pavées où roulèrent à grand fracas des carrosses dans lesquels les marquises, à grands renforts de parfums et de mouchoirs de dentelle plaqués sur leurs nez délicats, combattaient les odeurs de lisier lors de la traversée des villages lorrains. Ce château fut reconstruit en 1730, l'année même de ma naissance !

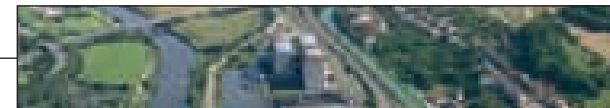
Aujourd'hui, il est transformé en maison de retraite et de moyen séjour. Il offre ainsi un lieu agréable où couler des jours paisibles après une vie bien agitée et bien remplie.

Les châteaux m'ayant donné le goût de la hauteur, je suis reparti le long des rivières ou des canaux, à la recherche d'autres éminences, qui donneraient le désir d'aller examiner leurs singularités d'un peu plus près. Après les édifices du passé, l'envie m'est venue de m'attarder sur le présent et de regarder sous le nez les constructions d'aujourd'hui. Mais que choisir ? Il nous faut de la hauteur, de l'audace, et de l'eau.

Il s'agit des silos de Frouard ! Qui aurait imaginé, dans mon siècle, qu'on construirait un jour de semblables monuments pour y conserver du blé ? Sans doute pas ce Diderot qui prit pourtant des poses et des allures de prophète !

Les silos, cernés par l'eau, sont incommensurables, au sens premier du mot. C'est-à-dire qu'on ne parvient pas à se faire une idée de leur hauteur





en la confrontant à un élément dont les dimensions seraient connues. En effet, il n'y a aucune construction en hauteur dans les parages ! Fichés en plein centre d'un étrange panorama où la terre se distingue à peine de l'eau, les silos ne laisseront donc guère pressentir leur démesure même lorsqu'on les comparera à cette large voie qu'on nomme autoroute et qui, d'un immense saut de géant, franchit le site, surplombant un canal, des voies ferrées, des terres inondables, une rivière... Ce bond prodigieux se fait au moyen d'une série de ponts successifs qui, observés d'en haut, donnent l'impression de ne former qu'un seul long viaduc. Qui pourrait encore parler de paysage naturel alors que tout ici est façonné par l'homme, qui a dessiné les voies de communication, remanié les cours de l'eau, aplani des buttes immenses, terrassé des collines. Je ne reconnais plus le paysage que j'ai parcouru à pied, il y a plus de deux siècles !

Ces installations portuaires ressemblent à une vaste péniche. Les silos figurent la cabine de pilotage et le sombre espace central laisse pressentir des soutes ouvertes, profondes entrailles, qu'on est en train de remplir de charbon. Bientôt le port entier va larguer les amarres et descendre le cours de la Moselle, pour livrer ses sombres cargaisons sur des quais inconnus et pittoresques, dans des pays peuplés de géants, les Gargantua ou les Pantagruel de l'industrie !

Ce décor gigantesque paraît presque irréel tant il est modelé par l'activité humaine, et l'on se demande comment les hommes, dont la taille, confrontée aux dimensions du paysage, n'est que celle d'une fourmi, ont pu sculpter ce décor de géant, avec des outils qui restent à l'échelle humaine, c'est-à-dire microscopiques. Même le plus gigantesque des engins de chantier modernes, perdu dans ce site étonnant, ressemblerait à une tête d'épingle.

D'autre part, on s'interroge. Comment l'homme a-t-il procédé pour remanier ce paysage de fond en comble alors qu'il n'en pouvait avoir une vue d'ensemble, comme nous depuis notre hélicoptère ? Travaillant sur

le site, aux manœuvres des engins de chantier, condamné par sa condition d'homme à conserver les yeux au ras du sol, il n'a pu voir naître l'image qui nous apparaît d'en haut, un peu comme la fourmi qui se promène sur un tapis d'Orient et ne peut en concevoir le dessin d'ensemble.

Descendons examiner les silos de plus près, nous approchant de l'eau, observons ces obusiers de l'espace, en ordre de marche, dressés vers le ciel et renvoyant sur le miroir de l'eau leurs images nombreuses et multiples dans les reflets qui vont en légers clapotis lécher les flancs de





l'interminable péniche que figure l'ensemble du port. De baroques mécaniques, des couloirs suspendus, de frêles passages en tôles striées alimentent les longues tubulures articulées qui déversent le grain dans la panse béante des cales des péniches.

Plantée sur des pattes grêles, munie d'insolites monte-charges et de curieuses tourelles, toute une industrie imprévue et déroutante n'a d'autre fonction que de remplir à ras bord des barges qui s'alourdissent peu à peu et s'enfoncent jusqu'aux ultimes lignes de flottaison, la proue à peine sortie de l'eau, alourdies et lentes, à la limite de couler. Heureusement que le cours calme des canaux et des rivières canalisées ne les submergera jamais !

Plus loin, nous descendons encore un peu plus, presque au ras de l'eau, pour observer le port. Tandis que le souffle vibrant des pales dessine des ondes violentes dans l'eau, nous contemplons ces voitures modernes qu'on nomme wagons. On va bientôt les charger.

Et puis j'ai cette surprise étrange de découvrir une route dont l'insolite tracé m'étonne. En effet, elle est construite sur une étroite langue de terre, fragile frontière entre deux eaux. Cette mince digue, pourquoi ne s'effondre-t-elle pas ? Comment résiste-t-elle à l'eau qui la détrempe et qui pourrait la miner, la dissoudre comme un sucre plongé dans l'eau ? Cette voie, lancée au milieu de l'eau, conduit, un peu plus loin sur la droite, à la déchetterie. Nous en garderons l'image d'un fil ténu et rectiligne qu'un rien pourrait effacer.

On vient de m'apprendre ce qu'était une zone d'activités commerciales. Celle-ci, assez récente, est à deux pas des silos. Elle constitue une attraction importante pour le territoire de la Communauté de Communes. Elle a été construite à flanc de coteau, aussi la pente qui y mène est-elle assez prononcée. La nuit, les lumières y sont si intenses qu'elles forment une sorte de halo de toutes les couleurs qui inonde le secteur. ■

Scène de bataille

V

Voici Bouxières-aux-Dames qui escalade le flanc de la butte ! Pour atteindre la ville, on traverse une zone industrielle, on franchit un pont, encore un ! et l'on se retrouve dans une ville dont les deux bras se lancent à l'assaut de la colline pour étreindre une forêt qui parvient cependant à s'échapper vers le sommet.

Je ne cesse de m'étonner sur le nombre de ponts qu'on a construits dans ce territoire depuis ma mort. Il n'y avait, de mon temps, qu'un seul pont sur la Meurthe, entre Nancy et Metz. En revanche, certaines choses n'ont guère changé. Ainsi la disposition des maisons rangées de part et d'autre de la rue est-elle restée la même, illustrant parfaitement l'organisation des villages lorrains qu'on appelle des villages-rues. Et lorsqu'on se rapproche, on n'est guère surpris d'y découvrir tant de verdure, tant d'arbres, de pelouses et de bosquets. D'autant que le nom Bouxières provient du mot latin buxus, qui signifie buis.

Cependant le pont de Bouxières m'incite à vous conter une bien cruelle et bien véridique histoire dont l'action se situe au XV^e siècle. La célèbre bataille de Nancy, qui vit périr Charles le Téméraire, se poursuivit jusqu'à cet unique pont !

Imaginez la scène !

Nous sommes le 5 janvier 1477, au cours d'un cruel hiver qui marqua les mémoires tant il fit mourir de pauvres gens, mordus cruellement par le





gel ! Il fait si froid ce jour-là que la Meurthe est gelée et que les soldats en déroute, qui ont cependant survécu à la bataille de Nancy, avancent à la manière saccadée des automates, tant leurs muscles sont froids et tant l'air qu'ils respirent est coupant comme de la glace. Leurs barbes et leurs moustaches sont givrées, leurs mains et leurs pieds cruellement creusés d'engelures. Ils avancent malgré tout, malgré la lassitude et les souffrances. Ils sont épuisés, au bout de leurs forces, et le désespoir d'avoir perdu le duc de Bourgogne les tenaille.

Cependant un jeune chef exhorte les hommes :

– Reprenez courage, revenez sur vos pas et faites de nouveau face à l'ennemi ! Le rêve de notre cher Charles, qui fut téméraire assez pour former le dessein de reconstituer un jour l'ancienne Lotharingie va-t-il expirer ici, dans le rythme monotone et accablé de la marche désespérée d'une armée en déroute ?

Les plus vaillants s'arrêtent, les plus faibles hésitent. Faudra-t-il trahir une dernière fois le duc de Bourgogne en abandonnant le terrain et le laissant tout entier à l'ennemi ? Faudra-t-il laisser le champ libre à cet hiver qui tant fait douleur, et qui tant mortifie les chairs et les sens ?

Les hommes se reprochent la débandade. Pourquoi ont-ils douté ? Les vétérans reprennent force et vigueur. Sera-ce un si jeune lieutenant, presque un enfant, qui leur montrera la voie de l'honneur, celle qu'il faut suivre ?

Un nouveau chant belliqueux naît d'abord en sourdine, puis enfle, croît, comme gonfle la mer lors des marées puissantes. Enfin un cri jaillit, unanime, vigoureux, le cri d'une armée qui reprend confiance et courage, le cri des soldats qui ne reculeront plus jamais.

– Sus ! Sus ! Nous gagnerons la place de Nancy ! Plutôt la mort que la défaite !

Vous eussiez dû voir ce reflux ! Les hommes d'armes, qui un instant plus tôt se désespéraient et s'enfermaient dans une douleur sans fond, se redressent et crient leur confiance. Déterminés et farouches, ils

traversent à nouveau le pont de Bouxières pour rallier les lieux de la bataille de Nancy. Les éclopés retrouvent au fond d'eux-mêmes la dernière énergie pour suivre le jeune et vaillant lieutenant qui les a exhortés au combat. Claudiquant, s'appuyant sur des cannes de fortune,



les estropiés suivent du mieux qu'ils peuvent cette fière et misérable armée dont les plus vaillants guident la marche. Les hommes qui sont en tête ont retrouvé la force qui leur manquait tout à l'heure. Ils avancent, droits comme les arbres, leurs épaules naguère fléchies se redressent fièrement. Leurs genoux hésitants retrouvent la fermeté guerrière des conquérants.



Toutefois, selon la maxime, le malheur n'est jamais à son comble et peut toujours se doubler d'un autre. Voici qu'arrivent dans les parages du pont de Bouxières les troupes du condottiere Campobasso. Il était hier au service de Charles le Téméraire, il sera aujourd'hui au service des vainqueurs. Car il a senti le vent tourner, le félon ! Aussi va-t-il s'empresser de voler au secours de la victoire, contre son ancien capitaine.

Lorsque le fourbe condottiere avise, sur le pont de Bouxières, cette armée en lambeaux, animée d'un insolent courage, cette armée qui se régénère malgré ses souffrances, il sait qu'il a là l'occasion de gagner l'affection et la reconnaissance des vainqueurs. Il suffira pour cela de massacrer ces quelques survivants qui sont saisis tout à coup, sur ce pont, d'un accès d'héroïsme.

Il en est convaincu, ses troupes fraîches et nombreuses ne feront qu'une bouchée de la horde incertaine. Il ne se trompe pas. Son calcul est juste, sinon généreux.

C'est d'abord l'arrière-garde, constituée des hommes les moins solides et de quelques blessés, qui est anéantie. Les morts tombent, les épées tranchent, les poignards percent les faibles cuirasses. C'est un massacre facile et sans gloire, qui laisse les tueurs muets, comme honteux, accablés de l'indignité de leur bataille qui ne sera jamais célébrée.

Les hommes de l'avant-garde, lorsqu'ils réalisent le danger, se retournent et contemplent, effarés, leurs malheureux compagnons égorgés, taillés en pièces, qui baignent dans une rivière de sang. Le courage ne les fuit par pour autant, ils avancent. Mais las ! que pouvaient-ils contre une armée si nombreuse et si bien aguerrie ?

Les archers du condottiere décochent une première volée de flèches qui fauche littéralement les plus avancés. Ensuite, de volée en volée, il ne subsiste bientôt qu'une poignée de soldats réunis autour du vaillant capitaine qui les dirige. Les derniers tombent bientôt sous les coups de haches et de lances.

Le carnage fut tel, dans son inouïe sauvagerie, que la Meurthe gelée fut couverte de sang. Imaginez, dans ce décor blanchi par le givre et pétrifié par le froid mortel, une marée rouge et fumante qui s'étend à perte de vue sur la glace, une marée rouge qui sourd des centaines d'horribles blessures infligées, une marée rouge qui s'écoule des cadavres égorgés, abattus sur le pont de Bouxières. Les derniers cris des blessés qu'on achève retentissent encore lorsque la nuit tombe sur le paysage et noie dans l'obscurité les couleurs pourpres de la mort. ■



Des saints, des évêques et des chemins



U

Une abbaye de nobles dames fut fondée vers les années 935 ou 936 à Bouxières. Les chanoinesses étaient si richement dotées que chacune possédait sa demeure dans le village. C'est Gauzelin, évêque de Toul, qui fut à l'origine de cette fondation. On dit qu'un cerf lui apparut pour en désigner l'endroit précis, sur les hauteurs de Bouxières, qu'on nomma par la suite, pour cette évidente raison, Bouxières-aux-Dames. J'imagine quelle belle scène ce fut lorsque le fier animal, un dix-cors, apparut devant lui, au mois de juillet. Il regarda Gauzelin avec une telle attention que ce dernier en fut proprement émerveillé.

– Quel est le saint mystère auquel veut me faire accéder cet animal dont les bois sont baignés d'une céleste lumière ?

Les conseillers de l'évêque, écoutant cette merveilleuse relation, conclurent que le cerf avait indiqué à Gauzelin la nécessité de créer une abbaye de femmes puisque le saint homme venait de créer un monastère pour les hommes. Ce qui fut fait, à l'endroit indiqué par l'animal.

Quelques siècles plus tôt, et à peu de distance de Bouxières-aux-Dames, naquit Arnould, en 580, dans le village de Lay-Saint-Christophe. En 614, il fut nommé évêque de Metz où l'on reconnut ses immenses mérites. Mais auparavant, il fut précepteur du bon roi Dagobert, eh oui ! celui-là même qui mit sa culotte à l'envers ! J'ai toujours regretté que, dans





la chanson qu'apprenaient en mon temps les petits enfants, et qu'ils connaissent toujours me dit-on, ce ne fût pas le bon saint Arnould plutôt que le bon saint Éloi qui lui conseillât de la remettre à l'endroit. C'eût été plus satisfaisant pour les Lorrains que nous sommes.

Le bon saint Arnould mourut en 640. On le canonisa. Cependant, je me posais régulièrement la question de mon vivant : pourquoi a-t-on dénommé le village Lay-Saint-Christophe, et non pas Lay-Saint-Arnould ? puisqu'il pouvait s'enorgueillir d'avoir donné naissance à un saint ! En fait, c'est l'évêque Mathieu de Toul qui donna involontairement son nom au village, lorsqu'il unit au prieuré de Lay l'église de Lay, dédiée à saint Christophe, avec toutes ses dépendances. La commune de Lay-Saint-Christophe fournit encore à l'Église un de ses enfants en la personne de Oldaric qui fut archevêque de Reims.

Quant à saint Euchaire, il fut martyrisé à Pompey et la légende affirme qu'il se rendit jusqu'à Liverdun à pied, où il rendit son âme à Dieu. Selon certaines sources, après avoir subi la décollation, il aurait porté sa tête durant tout le trajet. À Liverdun, une chapelle, la croix Saint-Euchaire ainsi que des reliques attestent de cette hagiographie.

J'entendis longuement parler de ce martyr durant mon enfance, cependant son origine reste malgré tout incertaine. Il est possible qu'on ait confondu plusieurs histoires en une seule et qu'on ait attribué tardivement au frère et à la sœur d'Élophe : Euchaire et Libaire... les faits qu'on rapporta au sujet d'Élophe.

En fait, un clerc qui appartenait probablement au diocèse de Toul, mais dont le nom nous est resté inconnu, mit en forme et rédigea au cours du XI^e siècle la passion de saint Élophe qui apparut, dans sa forme orale, vers les années 960. De quoi s'agit-il ?

Nous sommes au cœur du Moyen-Âge. L'empereur Julien vient en Gaule, depuis la lointaine Italie, afin de rétablir le culte des idoles et de combattre le christianisme. Il emprisonne d'abord Élophe qui est délivré dans des circonstances miraculeuses et qui poursuit donc ses prêches après être passé à Toul dire un dernier adieu à sa mère.

Julien le reprend, tente de le convertir aux idoles, et finit par le condamner à la décollation. C'est non loin d'ici, à Soulosse, qu'on le

décapite. Cependant Élophe ramasse sa tête et gravit la colline qui, depuis, porte son nom. C'est ainsi que le village où eut lieu le supplice s'appelle à présent Soulosse-sous-Saint-Élophe.

Nous survolons Lay-Saint-Christophe dont les deux rues principales forment le contour d'un vase ou d'une urne qui s'évase. Les villageois qui, à force de suivre les mêmes itinéraires, ont ébauché ces chemins savaient-ils qu'ils dessinaient sur le sol et que l'on ne pourrait reconnaître les dessins que formaient leurs chemins qu'en volant ?

Sans doute les embarras du terrain, les trajets qu'on empruntait pour se rendre chez l'un ou chez l'autre expliquent-ils la fantaisie ou l'originalité de ces tracés. Néanmoins, dans la manière qu'ils avaient de contourner un obstacle, d'éviter une pente trop forte, n'ont-ils pas fini par dessiner des contours qui répondent à autre chose que la simple nécessité ? Peut-être que ces courbes qu'empruntaient les marcheurs n'étaient destinées qu'à cueillir sur leurs joues la brise suave qui jouait dans les basses branches d'un marronnier, ou à se régaler d'un rayon de soleil d'or rasant le clocher du village, le soir lorsqu'ils rentraient des champs. Le savaient-ils ? Ou le pressentaient-ils, tant il est vrai que la trace qu'on laisse sur un paysage est indélébile.

Et d'où tenaient-ils ces tracés ? Qui décida le premier quel contour aurait tel ou tel trajet ? Les chemins se sont probablement créés à partir de la piste à peine visible de quelque éclaireur qui, avant toute construction, avant tout établissement, avait laissé dans les herbages cette subtile érosion de feuilles couchées qui préfigure les passages et qui invite à vous suivre. Autrement dit, était-ce cette marche première qui avait décidé qu'ici on userait l'herbe et creuserait insensiblement la terre, et qu'on ouvrirait un chemin qui ne s'effacerait plus jamais ?

Cette forme de vase est d'autant plus troublante qu'elle est accompagnée, sur la droite, d'une gerbe de fleurs que dessinent des

bouquets d'arbres et quelques maisons dont les toits de tuiles rouges figurent les pétales.

Le musée de Lay-Saint-Christophe propose des intérieurs ruraux typiques, montrant comment vivaient les paysans de mon époque. Leurs



costumes traditionnels y sont exposés. On peut y voir également comment travaillaient les artisans. Certains de leurs ateliers, comme celui du tailleur de pierre, sont ici reconstitués et je dois reconnaître qu'ils ressemblent diablement à ceux que j'ai connus.



Les fontaines de Lay-Saint-Christophe sont toujours célèbres. Elles l'étaient déjà de mon temps. Me promenant au bras de mademoiselle Fleury, je me réjouissais d'écouter les murmures des lavoirs et des fontaines. Ces chants de l'eau nous accompagnaient à travers rues et ruelles, dans tout le village. Aujourd'hui, j'ai refait avec nostalgie cette flânerie et j'ai dénombré dix-sept fontaines. Certaines d'entre elles existaient déjà à mon époque, d'autres ont été restaurées ou construites depuis, quelquefois à l'emplacement d'anciens lavoirs.

Et puisque la nostalgie me prend, je me souviens d'une belle et tendre soirée que nous avons passée, mademoiselle Fleury et moi, sur les bords de l'étang de Merrey. Il n'y a rien de plus beau et de plus frais que ce lieu délicieux ! Je me rappelle que nous avons suivi le Merrey, alimenté par les sources des forêts de Bouxières-aux-Dames et de Lay-Saint-Christophe. De mon temps, les gamins qui pêchaient ici relâchaient toujours les poissons qu'ils avaient capturés. J'ai appris que la tradition existe toujours et je m'en réjouis. Nous avons flâné jusqu'au pont des Grandes-Corvées, admirant les déplacements fluides et élégants des carpes dans l'onde pure. Nous sommes allés jusqu'à la triple cascade, lorsque le Merrey se jette dans la Meurthe. L'air était doux et les grenouilles coassaient, rythmant ce temps d'amour qui nous restait, car, selon la maxime, tout passe, tout lasse, et de mademoiselle je ne gardai que l'amour de deux enfants qu'elle me donna, et j'oubliai finalement leur mère qui entra au monastère du Refuge. ■

Que nous suivions les vallées ou que nous survolions les forêts, les prés et les cultures, il y a toujours de l'eau. Quelles que soient les directions prises, nous ne perdons jamais de vue les rivières ou les canaux. Mais cette fois-ci, nous avons la délicieuse surprise de découvrir un lac... Puis un deuxième.

De fait, nous survolons la vallée de Bellefontaine, à deux coups d'aile du centre de Champigneulle. Ce secteur, comme celui de Merrey que nous avons visité tout à l'heure, est classé espace naturel sensible, ce qui permet la conservation du patrimoine.

Le premier lac est l'étang de Champigneulle, le second, le lac de Bellefontaine. Ils sont très peu distants l'un de l'autre. On dit que c'est en utilisant l'eau si claire de Bellefontaine que la brasserie élaborait la bière dorée et pétillante.

Cependant lorsque nous voulons apprécier l'étendue de ces étendues d'eau, l'altitude nous désarçonne. Perdues au milieu de la forêt, sont-elles des mares ou des mers ? Peut-on y faire flotter des bateaux en papier, des barques, ou... des voiliers ? D'ici, personne ne saurait le dire ! La perspective, trompeuse, pourrait même donner l'impression qu'en ces rives pourrait mouiller un de ces bâtiments de commerce qui, de mon temps, faisaient le commerce triangulaire. Au loin, s'étend à l'infini une terre couverte de forêts puis de maisons.

Des lacs et des Îles





À une extrémité, les eaux butent sur une digue, construite par l'homme ou édifiée par quelque puissance tellurique. Comme pour renforcer cette ambiance de mystère, d'énigmatiques tracés se lisent à la surface du lac. S'agit-il des vestiges d'une route ancienne qui aurait été depuis des siècles submergée par les eaux, ou s'agit-il simplement du reflet des arbres qui bordent le lac ? Quoi qu'il en soit, ce site donne à rêver et alimente l'imagination des uns et des autres.

Dans une vaste clairière, toute proche de ces lacs, il faut se recueillir au souvenir des hommes qui périrent ici, sous les balles des pelotons d'exécution.

Qui les pleura, qui les attendit, quelles furent leurs souffrances lors des combats de la Résistance ? Les noms gravés ici ne peuvent répondre à toutes ces questions. Discrets, courageux et résolus, ces braves méritent notre reconnaissance et notre amitié. Comment les leur témoigner, sinon en entretenant la mémoire de leur sacrifice ?

C'est un lieu de silence et de recueillement, à peine troublé par les rares voitures qui passent.

On m'a conté qu'il y avait encore, vers les années soixante du siècle dernier, une petite buvette à Bellefontaine. Lorsque les promeneurs avaient terminé leur flânerie sous les arbres séculaires, lorsqu'ils commençaient à être fatigués d'avoir erré dans les taillis de la forêt de Haye, ils pouvaient s'offrir de la limonade au comptoir de la petite cabane de planches. Alors commençait un cérémonial gourmand pour les assoiffés.

Ils commençaient par faire sauter le bouchon de faïence cerclé de caoutchouc orange de la bouteille bien fraîche, si fraîche que les gourmands pouvaient dessiner l'intensité de leur soif dans la buée qui la recouvrait. Ce bouchon de faïence était retenu par une savante mécanique d'acier, un levier de fil de fer lié à la bouteille de verre, et

permettait d'en assurer l'étanchéité. Quant aux gamins, ils s'asseyaient sur les quelques chaises qui entouraient la table placée à l'ombre d'un grand arbre, et ils buvaient directement au goulot. Ah ! que c'était bon, que c'était frais, sucré ! Quelquefois, ils étaient si pressés d'avaler le nectar que les bulles leur montaient jusque dans les narines. Avant de passer la bouteille au suivant, ils essuyaient le goulot d'un large geste de la paume, à plat.

Le bonheur n'était pas cher ! Et plus il était partagé, plus il était intense, plaisant paradoxe de l'amitié. Assis à l'orée de la forêt profonde, les





yeux perdus sur la surface de l'eau, les gamins s'émerveillaient de se sentir si bien. Et ils s'offraient le rêve supplémentaire d'un dragon aquatique qui allait tout à coup surgir de l'onde. À moins que ce ne soit un monstre à deux têtes, avec de monstrueuses écailles tout le long du dos, qui vienne souffler son haleine fétide et fasse fuir tout le monde afin de pouvoir se régaler du restant de limonade que les gamins conservaient afin de se la partager au tout dernier moment, dans une ultime rasade, juste avant le retour à la maison.

L'hypothèse de ces rêveurs en culottes courtes n'était sans doute pas si innocente, puisque résident tout au fond de chacun d'entre nous des chimères ou des dragons, comme vivait dans les profondeurs abyssales de cette eau glacée, bien avant notre ère, une créature fabuleuse qu'il reste à imaginer et à décrire.

Cependant l'eau n'a pas fini de nous jouer des tours et de nous prendre par surprise. Il n'est pas rare que se révèlent à nos yeux de terriens des décors que nous n'avions jamais vus et dont nous ne soupçonnions même pas l'existence. Le paysage urbain qui nous est si familier, avec ses façades de maisons, ses constructions qui bornent le regard, donne l'impression de n'être plus le même dès que nous le regardons d'en haut.

D'abord nous sommes perdus, mais après quelques minutes, nous discernons enfin ce qu'il y avait au-delà de nos habituelles barrières : de l'eau, des prairies et des forêts bien plus vastes que dans nos perceptions habituelles ou dans nos souvenirs. C'est vrai que, lorsque nous sommes cloués au sol, le regard que nous portons sur les choses et les gens, au cours de nos promenades, ne permet pas de dépasser les apparences. Cependant, depuis que je survole le territoire dans cet étrange appareil, il m'est si souvent arrivé d'être déconcerté que j'ai fini par en prendre l'habitude.

Néanmoins c'est avec beaucoup d'étonnement que je découvre une... île. Qui aurait pu croire qu'il y avait une île sur le territoire de la Communauté

de Communes ? Non pas un modeste îlot, non pas une petite terre, mais une île véritable, vaste et impressionnante !

Cette île est reliée à d'autres rives par des ponts, encore des ponts, dans tous les sens, qui, prolongés par des voies, raturent le territoire de grandes lignes droites ou sinueuses. Finalement, nous ne le connaissons pas, ce paysage que nous sillonnons tous les jours et qui nous est pourtant si familier ! Lorsque vous arpentez le paysage, du pas tranquille du promeneur, ou lorsque vous parcourez le décor dans vos voitures, aviez-





vous deviné tout cela ! Mais qui aurait pu imaginer, au fur et à mesure qu'il franchissait ces ponts, même en s'y attardant pour contempler le fil de l'eau, qu'ils reliaient des terres prises au milieu des eaux ?

Certes ce n'est pas une île perdue dans les mers, et qui ne serait peuplée que d'animaux sauvages et d'oiseaux exotiques. L'eau qui cerne les rives de l'île est celle de la Moselle qui se divise en deux bras pour étreindre cette langue de terre allongée.

À la bien regarder, on lui découvre la forme d'un bateau, avec une proue et une poupe très fuselées. Cette île à la large panse figure une sorte de goule blottie dans un méandre du fleuve, qui se nourrirait des bateaux de passage.

Non loin de là, dans ces paysages qu'offre le territoire, les ponts se sont multipliés partout, ce n'est pas la moindre de mes surprises. Le plus insolite est sans doute le pont bowstring de Pompey. C'est d'ailleurs lui qui figure, stylisé, sur le logo de la Communauté de Communes de Pompey.

Ce nom américain signifie corde de l'arc, ce qui définit très bien ce pont, droit comme une corde tendue d'une rive à l'autre. Il est soutenu par plusieurs arcs, chacun reposant sur une pile. Chaque arc est lui-même renforcé par des piliers fins comme de jeunes arbres. Il est trop étroit pour que deux voitures s'y croisent, aussi n'a-t-il qu'un seul sens de circulation.

Cependant, pour en percevoir l'harmonie, il faut le parcourir à pied, il faut prendre son temps, flâner, regarder l'eau qui coule, se poster sur la rive pour changer de point de vue. Ce pont paraît solide et fragile à la fois, il offre des lignes pures, recommencées à plusieurs reprises. Architecture légère d'acier et de bitume, il est tendu sur le béton des piles qui semblent appartenir au royaume de l'eau. ■





Personnages oubliés

Je n'ai pas la prétention de me ranger au nombre des personnages célèbres de la région, cependant je me désole d'être complètement oublié ou presque. Pourtant la pièce : Les Philosophes, que j'eus l'honneur d'écrire, fut jouée quatorze fois au Théâtre Français, ce qui à mon époque constituait presque un triomphe ! Mais surtout le scandale provoqué par Le Cercle qu'on joua pour l'inauguration de la place Royale à Nancy aurait pu préserver mon nom de l'oubli. En effet, j'y raillais si bien Rousseau que le comte de Tressant et d'Alembert s'en émurent, exigeant que je fusse exclu de la Société Royale des Sciences et des Belles Lettres. Il est vrai que j'avais un peu forcé le trait, représentant Jean-Jacques Rousseau tel un ruminant, broutant de la salade à quatre pattes... Néanmoins le bon Stanislas, roi de Lorraine, me pardonna parce que ma pièce avait su le faire sourire. Sans compter qu'il ne voulut pas ternir cette belle journée de novembre 1755 en la concluant par une punition. Ce n'eût pas été digne d'un roi qui donnait une belle fête au peuple à l'occasion de l'inauguration de la place Royale où s'élevait la statue de Louis XV.

La même place vient d'être à nouveau inaugurée, deux cent cinquante années après. Je me réjouis qu'on la nomme à présent la place Stanislas, du nom de mon bienfaiteur, et mon émotion est immense de constater que la statue du bon roi de Lorraine a remplacé celle de Louis XV.

Cependant ma naturelle modestie m'amène à clore le sujet sur ce point et vous entretenir d'autres personnages. J'évoquerai d'abord les premiers hommes qui s'attachèrent à ce pays.

D'où venaient-ils, nos anciens, nos lointains ancêtres qui peuplèrent le territoire ? La question est ici sans doute moins importante que le pourquoi. Je ne peux m'empêcher d'imaginer notre paysage tel qu'il se révéla aux premiers hommes.

La petite horde de chasseurs, de femmes et d'enfants s'immobilisa en haut de la colline. Ils avaient quitté leur terre, dévastée par des inondations et des flots de boue. Ils avaient erré pendant des lunes et des lunes. Désespérés, écrasés de fatigue, affamés, ils surent pourtant qu'ils avaient trouvé la paix lorsqu'ils découvrirent ce paysage. Ils s'arrêtèrent un instant devant la vallée qui s'offrait à leurs regards. Ils admirèrent le miroir de l'eau qui coulait en contrebas. Ils se régalerent des promesses de chasse que leur réservait la forêt qui entourait la vallée. Ils se réjouirent du spectacle des belles prairies qui descendaient en pente douce vers la rivière et qui pourraient offrir des terres grasses à cultiver.

Avaient-ils le sentiment de la durée, ces hommes qui s'installèrent ici avec la détermination d'y vivre ? Pressentaient-ils que leurs descendants y demeureraient encore des centaines de milliers d'années plus tard ?



Ont-ils hésité, se demandant s'ils ne trouveraient pas plus loin une rivière plus claire encore, des gibiers plus nombreux et des terres plus fertiles ? Quoi qu'il en soit, le coteau ensoleillé qui se dessinait juste en face d'eux fut un argument décisif. C'est ici qu'il fallait construire le campement. Il leur est arrivé la même chose qu'à beaucoup d'entre nous. Ils sont restés ! En effet, quand on s'installe ici, on n'a plus jamais envie d'en partir.

Nos ancêtres, s'ils devaient revenir observer leur chère vallée depuis les hauteurs qui dominent Bouxières-aux-Dames, seraient probablement ahuris de découvrir le spectacle.

Cependant les personnages de notre pays ne sont pas tous aussi réels que ceux que je viens d'évoquer, bien qu'ils aient eu une vie féconde et inventive.

Il en est un en particulier, imaginaire et cocasse, né de l'esprit créatif et gai de Georges Chepfer. C'est la dame de Saizerais, dont la particularité essentielle est de dire avec, une faconde et un bon sens rares, ce que les autres ne s'aventurent jamais à raconter. Neuf de ses sketches, parmi les plus connus, portent ce sous-titre : La dame de Saizerais. Cette hardie villageoise descend jusqu'à la gare de Marbache pour prendre le train de Nancy. C'est l'occasion de la faire parler, lorsqu'elle rencontre des interlocuteurs attentifs.

À la fin, on ne sait plus si c'est d'elle que se moque l'auteur ou des citadins qui se croient assez malins pour brocarder les paysans et le monde rural. Et pour faire bisquer ceux qui ne connaissent pas ces saynètes irrésistibles, apprenez que nous avons encore eu la chance de les écouter hier. C'est donc l'occasion de répéter, avec notre dame de Saizerais :

– Quel dommage que vous ne soyez pas venus hier !

Lorsqu'il imagina qu'elle venait d'un des villages de chez nous, Georges Chepfer ne rendait-il pas hommage au bon sens de notre territoire ? Né

en 1870, il était l'un des plus célèbres chansonniers du début du siècle dernier. Il se produisait sur les plus grandes scènes parisiennes. Il chantait ou imitait des acteurs connus, Sarah Bernhardt, par exemple. Il a joué dans un film aux côtés de Fernandel et a enregistré son premier disque des Paysanneries Lorraines vers 1930.

En contrepoint tragique de ce personnage haut en couleur, je vais vous conter la tragique histoire de l'espionne de Custines. Cette jeune femme au destin tragique fut institutrice, mais lorsque notre histoire commence, à Saint-Mihiel, elle est infirmière et s'active au chevet des soldats blessés. Dans des conditions qui resteront à jamais mystérieuses, il semble qu'elle soit recrutée comme espionne par les Allemands. Sa première mission aurait consisté à obtenir des renseignements sur les positions des troupes françaises.

L'espionne aurait traversé les lignes près de Saint-Mihiel et elle aurait rapporté les renseignements, à Lesménils, en pays occupé. Cependant elle se fait arrêter par les troupes françaises. Ce dont on l'accuse est si grave qu'elle passe immédiatement en conseil de guerre.

Elle est condamnée à être fusillée.

Cependant on apprend que les renseignements que l'espionne aurait recueillis ne sont pas parvenus à l'ennemi, ce qui lui vaut un recours en grâce. Elle a tout à coup des raisons d'espérer. Ce recours en grâce préfigure-t-il l'abandon des accusations et de sa condamnation ? En sa prison, se tordant les mains, elle se prend tout à coup à croire de nouveau en l'avenir. Elle pense aux gens qu'elle aime et au chagrin qu'elle leur évite en vivant.

Hélas pour elle, cet espoir s'effondre le 2 avril 1915.

Ce jour-là, on réveille la condamnée au petit matin pour l'emmener en voiture de Nancy à Custines. Ce même jour, à quatre heures du matin, on réveille le curé Gautherot de Custines et Malleloy, à grands coups contre sa porte.

Personnages célèbres

Les militaires qui sont venus frapper à son huis l'informent que c'est lui qui est chargé d'annoncer à la jeune femme que la condamnation à mort est confirmée. Il devra le lui dire, à la gare de Custines, dès que la voiture arrivera. On exhorte le curé à apaiser les craintes de la jeune femme : Tâchez qu'elle ait du courage, qu'on n'ait pas besoin de la porter au poteau comme un paquet !

Le brave homme de curé a beau plaider la cause de la malheureuse, rien n'y fait. Il représente la honte et la douleur de ses parents avec les plus vives couleurs, peignant les remords de la condamnée au cas où elle serait réellement coupable, mais rien n'y fait. Comment un curé de campagne pourrait-il infléchir les arrêts du conseil de guerre ?

Le curé se résigne, s'approche de la voiture arrêtée devant la gare, s'assied à l'arrière, sur la banquette, aux côtés de la condamnée. Tandis que le chauffeur remonte dans le véhicule, le brave curé apprend à la jeune femme ce qui l'attend, là, dans quelques minutes. Elle s'en doutait. Le réveil aux aurores, le trajet en voiture, tout cela lui avait semblé être de mauvais présage.

La voiture démarre, emportant ses deux passagers vers le cimetière. Durant le trajet, le curé incite la jeune femme à se confesser. Elle doit être courageuse, elle doit montrer par son comportement que, quoi qu'elle ait pu faire, elle aura la dignité et le courage de ceux qui peuvent regarder leur destin en face.

Devant le cimetière, elle descend de voiture, accompagnée par le curé. Elle s'adresse au gradé qui commande le peloton. Elle affirme être innocente, condamnée sur de simples soupçons, demande qu'on lui donne à manger, refuse qu'on lui bande les yeux. Elle s'exprime d'une voix lasse, comme exténuée, anéantie par l'annonce que lui a faite le curé. Le peloton d'exécution est regroupé à deux pas du mur. Les hommes n'osent dévisager cette femme sur laquelle ils vont devoir tirer. Ils fixent

le bout de leurs chaussures ou se concentrent sur les minuscules taches de rouille qui marquent le canon de leurs fusils.

Les poignets de la jeune femme sont liés par des menottes d'acier. Elle est pâle, elle parcourt des yeux ce décor de petit matin blême sans le voir. On la conduit devant un arbre, on l'y attache. Elle ne se défend pas, résignée, presque inerte. Malgré son refus réitéré, on lui bande les yeux. D'une voix si faible qu'on pourrait croire qu'elle se parle à elle-même, elle répète qu'elle est innocente et qu'elle souhaite déjeuner.

Tandis que le curé s'agenouille, on lui lit un extrait du jugement.

L'officier baisse brusquement son sabre. Les douze coups retentissent, mais on n'en distingue qu'un seul.

Comment décrire l'émotion de ces douze hommes et de celui qui les commandait ? La seule faveur qu'ils aient pu accorder à cette femme, coupable ou innocente, fut de viser juste, de tirer au cœur, afin de la tuer du premier coup, lui épargnant la brève mais insupportable souffrance qui précède le coup de grâce, qui l'aurait dévisagée en lui cassant la tête, ultime avanie de cette pauvre vie.

C'était la première fois qu'en ces lieux on exécutait quelqu'un pour espionnage et il fallait que ce fût une femme, une Française, belle de surcroît, et dont l'existence avait été consacrée aux autres. N'avait-elle pas été institutrice, infirmière ? Certes les récits de l'époque s'accordent pour reconnaître qu'elle avait le visage fané d'une femme qui a brûlé les étapes de la vie, mais pour ma part, je conserve la certitude que les hommes du peloton la trouvèrent belle et infiniment touchante. Elle avait 45 ans quand on l'a tuée.

Ne cherchez pas la tombe de cette malheureuse au cimetière de Custines, puisque quelques mois plus tard sa famille entreprit les démarches nécessaires pour qu'on lui remette le corps.

C'était le 2 avril 1915, un peu avant cinq heures du matin. ■

Voici qu'à la veille de ma douzième promenade, en mon sommeil le plus profond, surgit un importun barbu qui, sans avoir la correction de se décoiffer, me querelle et me houspille !

– Comment expliquer, Monsieur Charles Palissot de Montenois, que ce soit vous qu'on ait chargé de présenter notre si belle région ?

Le ton était péremptoire, et votre serviteur mal éveillé.

– Je ne sais...

– Bien sûr ! Bien sûr ! Monsieur ignore les raisons de ce choix !

– Je ne...

– En vérité, Monsieur Charles Palissot de Montenois, il y en avait tant qui pouvaient prétendre à cet honneur qu'on a dû tirer au sort !

– Tirer au sort ?

– Oui Monsieur, qui vous pavanez, vous ne devez cette distinction qu'au hasard !

– Au hasard ?

– Si fait, Monsieur, si fait ! Je ne citerai que quelques-uns des noms qu'on mit dans un chapeau...

– Dans un chapeau ?

– Dans un chapeau, Monsieur Charles Palissot de Montenois ! Ce fut votre nom qui en sortit, mais celui de Jean Scherbeck, celui d'Eugène Corbin, celui de Gustave Eiffel, celui de Louis Marin, celui de Louis





Guingot eût pu tout aussi bien être tiré ! Ou d'autres encore dont les noms m'échappent présentement...

– Vous me voyez navré, mais aucun de ces noms ne m'est connu...

– Monsieur affecte d'ignorer les hommes illustres qui sont nés après lui !

– Cessez, Monsieur, cette mauvaise querelle et dites-moi qui sont ces gens que je ne connais point, mais que je respecte déjà !

J'ajoutai, pris d'une intuition que n'aurait point reniée Mademoiselle Fleury :

– Mais sans doute êtes-vous l'un d'entre eux ?...

Il se radoucit un peu.

– Là n'est point la question ! Mais peut-on parler de Pompey sans évoquer Gustave Eiffel ?

– Était-ce un Lorrain ?

– Certes non, il était né à Dijon !

– Alors il réalisa de grandes choses sur le territoire ?

– À proprement parler, non ! Mais cet ingénieur, qui naquit à peine plus d'un siècle après vous, se rendit célèbre en construisant des ponts, des viaducs et des hangars à ossature métallique. L'un des monuments les plus visités de la capitale est la tour Eiffel, haute de plus de 300 mètres ! Et c'est lui qui l'a édiflée, en deux ans. On l'a inaugurée lors de l'Exposition universelle de 1889 !

– Ah ? Et dites-moi, cher Monsieur, quel est le rapport avec le territoire de la Communauté de Communes ?

– Les profilés métalliques qui constituent la tour sont en fer puddlé. Ils furent fabriqués dans les usines de Pompey et rivetés directement sur place par des ouvriers dont beaucoup venaient d'ici. À titre d'exemple, sachez que les cent kilos de fers marchands de première et deuxième classes furent facturés 13,25 francs !

– Vous m'en direz tant !

– Je vais vous révéler un détail qui vous étonnera sans doute : le nom de famille de cet ingénieur est en fait un surnom. Les grands-parents de Gustave, immigrés récents, trouvant leur patronyme difficile à prononcer,

se firent appeler Eiffel, du nom d'un massif boisé d'Allemagne dont ils étaient originaires.

– Voyez-vous, cher Monsieur, cette tour m'intrigue. À quoi peut-elle bien servir ?

– À tant de choses qu'il m'est difficile de répondre ! Chacun a son avis sur la question. Mais sachez, pour conclure sur ce point, qu'elle ne pèse pas plus que le volume d'air délimité par ses formes !

– Est-ce possible ?

– Bien sûr ! À l'instar d'un aérostat !

– Un aérostat ?

L'homme me jette un regard en biais.

– Diable, Monsieur Charles Palissot de Montenois, vous qui voyagez en hélicoptère, ne me dites pas que vous n'avez jamais entendu parler d'aérostat !

– Eh bien...

– Un certain Louis Guingot a peint l'Ascension en ballon en 1902 ! On peut voir cette toile au musée des Beaux-Arts de Nancy.

– Louis Guingot ?

– C'est un peintre qui fut très célèbre. Il a passé une grande partie de sa vie à Custines et à Bouxières-aux-Dames, où il est mort en 1944. Que de gens l'ont connu ! Il parcourait la région à bicyclette. Sa barbe et son chapeau permettaient de le reconnaître de loin !

– C'est donc un Lorrain !

– Oui, un Lorrain qui a réalisé presque toute son œuvre en Lorraine.

– Et où peut-on voir ses toiles, en dehors du musée des Beaux-Arts ?

– Hélas, il peignait peu sur toile et ses grandes fresques à la peinture à la colle ont presque toutes disparu... Il a décoré le Théâtre du Peuple de Bussang, fondé par Maurice Pottecher, le Grand Hôtel Thiers à Nancy, il a réalisé de vastes peintures murales à la confiserie de Liverdun, ou dans un café de Custines et dans tant d'autres lieux que je ne peux tous vous les citer.



- Quel paradoxe ! Il ne subsiste presque rien de cette œuvre immense !
- Il reste le souvenir d'un peintre généreux, inventif, qui a contribué à créer le camouflage militaire lors de la Première Guerre mondiale !
- Le camouflage militaire ?
- Oui, on dit qu'il fut inspiré par le caméléon qui vivait dans son atelier.
- Il ne craignait pas les reptiles ?
- Pas plus que Louis Marin, qui fut consul au Yunnan !
- Louis Marin ?
- Oui, Louis Marin, dont on a donné le nom au collège de Custines ! Voici encore une gloire de notre territoire dont nous pouvons être fiers ! Né à Faulx en 1871, mort en 1960, député de Meurthe-et-Moselle pendant presque cinquante ans, ministre, vice-président de l'Assemblée nationale, il quitta ses fonctions de ministre d'État le 16 juin 1940 et ne participa ni au débat ni au vote qui donnèrent les pleins pouvoirs à Pétain le 10 juillet 1940 !
- Effectivement, voilà un homme de conviction et de courage !
- Il a donné son nom à une place parisienne, dans le cinquième arrondissement, en plein quartier latin. Le boulevard Saint-Michel y débouche !

- Encore un Lorrain qui a laissé sa trace !
- Il était professeur d'ethnographie. Il a ramené des quantités de notes et de photographies de ses nombreux voyages en Extrême-Orient et en Asie Centrale.
- Avez-vous encore en réserve quelques noms célèbres ?
- J'aurais pu m'attarder aussi sur Eugène Corbin, le fils du fondateur des Magasins Réunis, qui fut un mécène renommé et généreux. Son nom reste attaché à Liverdun mais également à Nancy ! Et j'aurais pu enfin vous faire sourire avec quelques dessins ou des photographies de Jean Scherbeck. Tous les Lorrains connaissent sa mâtiche souriante qui décore le couvercle des boîtes de madeleines de Liverdun. Son pâpiche levant son verre de bière des brasseries de Vézelize est presque aussi renommé !
- Eiffel, Guingot, Marin ! Et bien d'autres encore ! Quels hommes ! Je suis confus d'avoir involontairement pris la place que chacun d'entre eux eût pu tenir mieux que moi !
- Vous n'en êtes point responsable ! C'est la main du hasard ! Mais avez-vous deviné lequel de ces personnages j'étais ?
- Il me faudra sans doute me résigner à rester sur ce mystère !... Quoique votre barbe et votre chapeau constituent autant d'indices... ■